

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRE COLOMER
123, rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr.	Trois mois... 28 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Un an... 112 fr.
Cheque postal Lentente 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Le droit de tuer

Il y a quelques jours un fait divers d'une atroce banalité m'a rappelé l'article que j'écrivis il y a deux mois sur le sentimentalisme de certains, et dans lequel je défendais le principe de la vivisection et de l'expérience scientifique sur nos frères inférieurs : les animaux.

Une femme douloureusement frappée par les souffrances ininterrompues de son mari — considéré comme incurable — mit fin au supplice du malade en tirant sur celui-ci, à bout portant, une balle de revolver dans la tête, et la foudre hurlante et bestiale de s'extasier sur le « geste héroïque » de la malheureuse.

Eh bien ! il y a entre l'acte de cette femme et l'opposition de certains à la science expérimentale un parallèle à établir. C'est en vertu du même sentimentalisme ridicule que la première a tué un homme qui lui était cher, et que les autres se refusent à sacrifier les animaux.

Et la question se pose brutale dans toute son horreur. A-t-on le droit de détruire un homme prétendu incurable par la science moderne ?

Je veux éloigner de ma pensée le cas particulier. Il est possible, sinon certain, que l'individu dont il est question était irrémédiablement condamné ; que rien ne pouvait le sauver. Mais le précédent est terrible, et la thèse du « droit à la mort sur les autres » est pour ceux qui la soutiennent lourde de responsabilités :

Je ne conteste pas le droit au suicide. Chacun peut disposer de sa vie. Mais cette vie n'est la propriété de personne, et il n'appartient pas à autrui d'en disposer, surtout si le malade n'a pas la force de se supprimer lui-même.

Et puis, c'est donner à la science médicale une trop forte créance que de lui permettre d'affirmer l'incurabilité d'un malade. Nous nous sommes élevés avec trop de véhémence contre toutes les idoles pour faire de la science un nouveau dieu.

Tout n'est pas trouvé. C'est pourquoi j'ai défendu et défendrais encore, malgré les critiques et les observations qui ne m'ont nullement convaincu, le droit expérimental pour les savants et pour les chercheurs.

Les faibles êtres que nous sommes ont encore besoin de milliers d'années de recherches et d'observations pour arriver à détruire toutes les forces mauvaises de la nature. Et pourtant chaque mal a son remède, il faut le trouver ; et c'est dans cet espoir que depuis des siècles et des siècles les hommes sont penchés sur les livres et sur les cornues.

Nous ignorons si demain, dans le cerveau d'un de ces hommes, ne surgira pas la lumière qui arrachera à la souffrance atroce des quantités de pauvres êtres courbés sous le poids de la douleur ; qui peut prétendre connaître l'avenir, alors qu'une expérience heureuse, en un jour, en une heure, en une minute, à l'instant suprême où l'on s'apprête à supprimer une vie, peut sortir du tombeau, tous les miséreux condamnés par l'ignorance de la veille, et qui se mouraient lentement sur le lit de supplice ?

La vie n'est pas faite que de joies. Elle est une lutte constante, un composé d'illusions et de déboires, mais elle doit être alimentée par une espérance profonde d'un avenir meilleur.

Dans ses heures de désespoir, le malade peut aspirer à la mort qui le libérera de tous ses maux ? C'est que la souffrance physique affaiblit ses forces morales. Il hurle, il crie sa haine d'une vie de torture, et appelle la fin de ses douleurs.

Là, près de lui, sur une table, je suppose, l'arme libératrice qui va le jeter dans le néant et dans le calme, et terminer, à jamais, une existence misérable. Ses yeux se fixent sur le sinistre outil, qui en une seconde va effacer tout un passé et tout un avenir. Il se précipite. Enfin il va gagner la paix éternelle. Mais la souffrance a disparu en cette minute tragique, le regard agrandi par la profondeur du précipice, les yeux plongent dans le vide, il hésite et rejette avec terreur la paix et le calme que sont la mort pour accepter encore l'atrocité du sacrifice qui est la vie. La matière lâche reprend le dessus, et c'est tant mieux. Et si, à cet instant, notre bras s'armait pour détruire cet homme, il me semble que le moribond se dresserait pour nous crier : « Assassins ! Souffrir encore, mais vivre — car la vie n'a pas de but — avec cet espoir

que demain sera meilleur, et que la délivrance viendra un jour, apportant avec le remède la joie et le bonheur : ce n'est pas de la lâcheté.

Il y a dans les maisons de santé des milliers d'aliénés, eux aussi, considérés comme incurables et qui seront peut-être rendus demain à la raison, à la suite de recherches couronnées de succès. Plus fous que ces fous seraient ceux qui voudraient les supprimer. Ce n'est pas seulement un sentimentalisme barbare, mais une aberration mentale dangereuse que de prétendre au droit à la mort sur ces hommes, en se couvrant du manteau de l'humanitarisme.

Tant qu'un souffle de vie subsiste, la mort n'a pas encore accompli son œuvre et le ravage peut être enrayé.

Le domaine de l'inconnu est trop grand pour qu'un homme puisse se permettre de plonger dans le néant un de ses semblables.

Combien de fois déjà se sont trompés « les maîtres » ? Et combien de fois se tromperont-ils encore ? Si toute l'activité humaine, au lieu de se dépenser aux œuvres de mort et de destruction, était orientée vers la libération morale et physique de l'humanité, la science peut-être avancerait à pas de géant, et petit à petit disparaîtraient de notre globe toutes ces souffrances qui ne sont que les conséquences de notre état social vicieux.

Tout en tenant compte du charlatanisme qui se manifeste dans toutes les branches de notre société pourrie, il faut pourtant accorder aux chercheurs une certaine confiance et leur permettre de travailler pour que demain nous n'assistions plus à cet excès de sentimentalisme, qui oblige un être à tuer un autre pour l'arracher aux misères et aux souffrances de notre pauvre vie.

J. CHAZOFF.

LE FAIT DU JOUR

Pauvre Lélian

« Hier matin, à dix heures et demie, les « Amis de Verlaine » se sont réunis, au Jardin du Luxembourg, pour la commémoration annuelle du souvenir du poète. »

Telle est la nouvelle que nous communiquent les agences.

La-dessus, les journaux d'informations narrent la cérémonie. Ils disent le sempiternel discours d'un représentant du ministre de l'Instruction publique, et les déclamations, par des artistes officiels de théâtres subventionnés, de plusieurs à-propos en vers — le tout devant la statue emprisonnée de plates-bandes du grand homme reconnu, consacré, classé.

Pauvre Lélian ! Durant sa vie, tous ces bougres pontifiants — ou leurs descendants — qui viennent aujourd'hui le proclamer et le déclamer, fuyaient comme la vérole le vagabond aux gros souliers souvent percés, au cache-nez de misère et à la voix chantante des plus douloureux et des plus aimants accords du cœur humain.

Tous ces officieux et ces officiels, tous ces poètes de salons, tous ces journalistes de la société bourgeoise, ont laissé crever de faim et de froid Paul Verlaine, dans une horrible chambre du faubourg Saint-Jacques.

Aujourd'hui ils fêtent ses restes, devant la statue qu'ils ont fait élever au prix de tant de pièces de cent sous, qui eussent permis au pauvre Lélian en chair et en cœur vivant, de ne pas connaître la stupide, l'abêtissante, la désespérante Misère.

Car il fallait que Paul Verlaine fût mort depuis des années, et immobilisé en effigie de pierre au centre du massif d'un jardin public, pour que les petits hommes d'ordre et de convention lui pardonnassent — enfin ! — d'avoir dédaigneusement et follement piétiné les ridicules plates-bandes de leur Société.

Pas d'amnistie politique en Allemagne

Berlin, 20 juillet. — La Commission juridique du Reichstag a rejeté toutes les propositions demandant l'amnistie pour les condamnés politiques.

Ainsi, voici encore un corps représentatif qui démontre toute la nocivité du Parlement.

Le gouvernement, pourtant réactionnaire, avait lui-même proposé l'amnistie politique, mais devant le refus de la Commission, il n'insista pas de peur de perdre son portefeuille.

Les gouvernants sont des couards ; exemple : Herriot, en France, et Marx, en Allemagne, et les parlementaires des crapules.

La révision du procès du BONNET ROUGE

Les journaux ont publié avant hier une information selon laquelle la révision du procès du Bonnet Rouge est commencée. M. Cambrel est parvenu à mettre de l'ordre, en huit jours, dans les 4.500 pièces qui composent le dossier de cette affaire, ce qui n'est, certes pas, un petit travail.

M. Petit, juge instructeur, a donc procédé aux interrogatoires de Jean Goldsky, de Marion, de Vercasson, condamné à deux ans de prison avec sursis et cinq mille francs d'amende pour avoir fait pénétrer en France des chèques provenant de Duval.

Enfin, hier, M. Petit et son greffier M. Cambrel, se sont transportés à Neuilly pour interroger Jacques Landau, actuellement dans une maison de santé.

Nous sommes en mesure d'affirmer que, en ce qui concerne Goldsky, les informations publiées par nos confrères ne sont pas tout à fait exactes. C'est moi qui ne jure pas, mais on l'a écrit, que l'interrogatoire a eu lieu, contrairement à ce qui a été dit, le défenseur de Goldsky, M. Pierre Löwel, n'y assistait pas, puisqu'on ne l'avait pas avisé.

Dès le lendemain, M. Pierre Löwel a déposé à la Chambre des mises en accusation une liste de trente-six témoins dont il demande l'audition.

En ce qui concerne la libération probable des condamnés, le défenseur de Marion, M. Gauchie, a déposé une demande de mise en liberté provisoire en faveur de son client, insistant sur le mauvais état de santé de celui-ci.

Pour Goldsky, qui se refuse à accepter la moindre visite médicale, M. P. Löwel a déposé également une même demande. Il fait valoir que Jean Goldsky est emprisonné depuis sept ans et que, par conséquent, sa peine est presque terminée. De plus, la procédure en révision semble devoir être longue, car elle ne fait que commencer.

Qu'il nous soit permis d'ajouter que, chaque année, la chambre des mises en accusation prend deux mois de vacances. Il ne serait donc pas admissible qu'elle clôturât ses travaux cette saison, en laissant en prison des condamnés dont l'immobilité ne fait aucun doute. Ou bien, qu'elle siège en permanence pour instruire l'affaire en cours ; ou qu'elle renvoie la suite après les vacances — comme il est probable qu'il en sera décidé — non sans avoir ordonné au préalable la libération de Jean Goldsky et de Marion.

Nous voulons croire que M. Petit, cédant à un esprit de justice fort louable, n'hésitera pas à se prononcer pour cette dernière solution.

La bouée de sauvetage a été atteinte

La souscription mensuelle dont nous publions en troisième page la septième liste, se monte à 9.886 fr. 50 ; avec ce que nous possédons en chèques postaux, les 10.000 francs sont donc dépassés.

Merci à tous !

Mais une autre fois — le mois prochain par exemple — ne nous faites pas peur ainsi, les amis. N'attendez point le dernier moment, l'extrême limite, pour verser vos cinq francs.

LES « NETTOYEURS DE TRANCHEES »

Le couteau «travaille» dur

Hier soir, de nombreuses bagarres eurent lieu, au cours desquelles les anciens soldats que sont les hommes ont montré qu'ils se souvenaient de leur ex-métier :

— En face du numéro 230 du boulevard de la Villette, l'Algérien Nadja Assen, âgé de vingt et un ans, sans domicile, a été frappé d'un coup de couteau à l'omoplate gauche par un individu qui a pris la fuite. Le blessé a été transporté dans un état grave à l'hôpital Saint-Louis.

— Quelques instants auparavant, une rixe s'était produite sur le même boulevard, et l'ouvrier plombier André Genin, dix-neuf ans, demeurant 90, rue de Flandre, avait été frappé de plusieurs coups de couteau par des individus qui ont également disparu. Toutefois, l'auteur présumé a été arrêté quelques instants plus tard, rue d'Aubervilliers, et mis à la disposition de M. Martel, commissaire de police du quartier du Combat.

Le blessé, qui a l'intestin perforé, a été transporté à l'hôpital Lariboisière.

— Boulevard de Charonne, Robert Besnard, âgé de vingt ans, mécanicien, demeurant 14, impasse du Progrès, à Montreuil, a été blessé d'un coup de couteau dans la région du cœur et transporté à l'hôpital Saint-Antoine.

— Au cours d'une rixe qui s'est produite à la sortie du bal Cahier, 12, Grand'Rue, à Asnières, Aimée Linder, 61, rue Cavé, à Levallois ; May, 32, rue Martinal, à Levallois ; et Louis Fontaccé, 25 ans, 1, route d'Asnières à Clichy, se sont blessés réciproquement de divers coups de couteau.

Louis Fontaccé, atteint au ventre, a été admis à l'hôpital Beaumont.

LES VICTIMES DU FASCISME

Bonomini devant les Assises

Dans quelques jours s'ouvrira, devant les Assises de la Seine, le procès de notre camarade Bonomini. C'est plutôt le procès du fascisme incendiaire que l'on devrait dire, car, au cours des débats, il sera constamment parlé des atrocités et des crimes sans nom commis par la bande d'assassins dirigée par Mussolini. Le dictateur à la chemise noire sera, ainsi que toute sa cohorte sanglante, cloué au pilori et notre vaillant ami dira pourquoi il crut nécessaire de faire le geste qui lui valut une longue incarcération et sa comparution devant la Cour d'assises.

Les douze bourgeois qui auront à décider de son sort (nous ne parlons pas des magistrats, car ceux-ci ne sont que des machines à condamner), les douze hommes qui composeront le jury entendront, durant les audiences, tout un réquisitoire contre cette association de malfaiteurs d'Etat qui se distinguèrent dernièrement par l'assassinat de Matteotti.

Notre cher camarade Bonomini expliquera pourquoi, à différents moments, certains gestes devinrent nécessaires pour faire sentir aux tyrans toute la violente indignation que soulève leur oppression.

Il pourra dire aussi à ces bourgeois que leurs ancêtres bourgeois de 1789 avaient inscrit dans leur palotte « Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen » que « L'insurrection est le plus sacré et le plus imprescriptible des devoirs ». Or, le geste de Bonomini n'est que l'application la plus fidèle de l'esprit qui dirigea les bourgeois de 1789. Car l'insurrection commence toujours par un geste de violence indignée, tel celui qui valut à notre camarade d'être taxé de malfaiteur par un réquisitoire haineux et trop partial pour n'être pas dicté par un esprit fasciste, rageur de ne pas avoir réussi à s'implanter en France.

Le geste de Bonomini fut bien un acte insurrectionnel avec toute sa beauté morale, car jamais il ne vint à l'idée de la victime du fascisme de mettre à mort celui qui venait en France traquer ses compatriotes exilés et continuer ici l'œuvre ignoble du « Duce ».

Bonservizi est mort, et notre ami Bonomini le regretta en l'apprenant, car il n'avait pas voulu le tuer. En tirant sur le lieutenant de la Canaille de Rome, il avait simplement désiré donner un avertissement au fascisme et démontrer qu'on n'assassinait pas les ouvriers, qu'on n'incendiait pas les Bourses du Travail impunément.

Il désirait faire savoir au vil renégat qui préside aux destinées de l'Italie terrorisée, que bientôt le jour viendrait où le peuple, ne formant plus qu'une légion de vaillants Bonomini, se lèverait et se ferait justice lui-même de ses tortionnaires assassins.

En tirant sur Bonservizi, le courageux petit anarchiste démontra péremptoirement qu'il n'eût pas pu d'être en dehors de son pays pour perdre sa combativité.

Quelques sportulans se lamentèrent des discordes entre Italiens sur le « sol français » et dirent, même, que les Italiens devraient respecter au moins les lois de l'hospitalité.

Notre cher Bonomini, en véritable anarchiste, pourrait lui répondre qu'il n'avait pas de « loi d'hospitalité » à respecter, parce que, anarchiste logique, il était chez lui partout, que la terre appartenait à tous

Quatre cents chemises noires en armes essaient de libérer les assassins de Matteotti

(De notre correspondant particulier)

Rome, 15 juillet. — Il est évident que le camp fasciste est mis en émoi, non seulement par les publications des journaux qui illustrent les mœurs très pures des disciples du dictateur (pendant l'insurrection du procès Matteotti), mais aussi parce qu'il a dû fournir des clients aux prisons italiennes et renoncer apparemment au privilège de l'impunité absolue contre toutes sortes de délits.

Un peu partout on constitue des sections fascistes qui portent le nom des commandeurs emprisonnés et inculpés dans l'affaire, et bien entendu on n'exclut pas de cet honneur le très généreux Dumini, celui qui, pour fournir à l'avocat Filippelli, directeur du *Corriere Italiano*, la pièce à conviction de l'assassinat, et afin d'en recevoir la prime promise et due, lui présentait sur un plat comme Salomé la tête de Saint Jean-Baptiste — les testicules arrachés du corps martyrisé du malheureux Matteotti.

Dans les assemblées provinciales, on se réunissent des milliers de personnes poussées là sous la menace du bâton et de la faim, on présente les noms de Dumini et des autres assassins comme ceux de martyrs que l'histoire honorerait tôt ou tard par la plus grandiose des apothéoses.

Et pendant ce temps on compose de mauvaises chansons qui insultent le Martyre et ses souvenirs, les plus chers, de vie familiale et politique. Refrains que les

les hommes et que les frontières factices créées par les capitalistes pour leur cause n'étaient pas reconnues par nous. Qu'il avait à donner un avertissement solennel au Pantin de Rome : que celui-ci avait rendu impossible son séjour en Italie et l'avait obligé à l'exil en France, et que, par conséquent, il donnait l'avertissement au lieu même où les nécessités de l'existence l'avaient conduit.

C'est Bonomini qui passe aux assises ! Mais est-ce que la justice bourgeoise est bien qualifiée pour le juger ? Nous dénonçons à tout homme le droit de juger son semblable, mais ici le scandale est encore plus flagrant :

Un jeune homme se voit, à l'orée de la vie, traqué, obligé de fuir les siens et de s'exiler loin de tous ceux qu'il aime ; il voit encore que ses camarades sont non seulement traqués, mais martyrisés, assassinés. Et alors, l'âme pleine de douloureuse colère, il va vers celui qui représente en France le parti des bourreaux de ses frères de classe, et il tire, sans vouloir le tuer, sur l'homme-lige de Mussolini.

Quel va être ton sort, cher camarade ? Si les bourgeois qui vont le « juger » sont des hommes, ils l'acquitteront.

En tout cas, le prolétariat tout entier l'approuve et te dit « courage » !

Nous aurions l'âme rassérénée si nous n'envisagions que les faits, car tout homme impartial qui les apprécie ne peut que trouver étonnant que d'autres victimes du fascisme ne se soient pas révoltées.

Mais, hélas ! nous avons encore à la mémoire l'infâme sentence du jury de la Seine qui condamna notre bon camarade Castagna à sept années de réclusion pour n'avoir fait que défendre sa vie contre les attaques d'une bande de fascistes qui l'avaient attiré dans un guet-apens et voulaient lui faire subir la torture comme ils le firent à d'autres.

Castagna, sentant sa vie menacée et connaissant les mœurs ignominieuses des stupides de Mussolini, entouré de toute part par les apaches de l'Italie Nouvelle, crut qu'il serait peut-être bon de ne pas se laisser martyriser.

Mais, comme la meute devenait de plus en plus menaçante, comme le danger se faisait de plus en plus pressant, notre ami Castagna sortit son revolver et tira. Un des apaches, l'éri, fut atteint et s'effaça.

Les choses se seraient passées à l'inverse, c'eût été un fasciste au milieu d'anarchistes ; on l'aurait non seulement acquitté, mais encore félicité.

La légitime défense était flagrante dans le cas Castagna. Mais les jurés, obéissant aux suggestions d'un procureur et d'un président inféodés à Mussolini, ne l'ont pas jugé ainsi.

Et c'est pourquoi nous sommes inquiets du sort de Bonomini. Et nous disons aux militants, aux organisations ouvrières, au prolétariat, qu'il faut faire dès aujourd'hui une campagne de protestation et aussi de sympathie ; qu'il faut, par tous les moyens en notre puissance, proclamer que Bonomini doit être acquitté, de même que Castagna doit être libéré.

Allons, vite les amis, à l'ouvrage !

Giaime HELLER.

chemises noires entonnent à pleine voix, eux qui peuvent impunément, à Rome, cracher sur la croix rouge qui rappelle, sur le boulevard Arnaldo da Brescia, le lieu fatal du rapt criminel.

Il faut dire cela pour démontrer combien sont fausses les larmes de crocodile que le « Duce » et ses complices sont en train de verser à propos de l'infâme forfait.

Une seule chose importe à Mussolini : atténuer le jour où l'émotion publique sera apaisée et le martyr oublié, pour pouvoir faire payer au peuple le triste quart d'heure qu'il a dû vivre dans l'angoisse et dans la peur.

Le vendredi 11 juillet, il s'est passé à Naples un fait extraordinaire, mais qui n'a rien d'étonnant pour qui sait désormais qu'en Italie on vit comme au Mexique et dans les autres petites républiques de l'Amérique centrale qui ont (régulièrement) leur petit soulèvement à la fin de chaque mois.

Quatre cents chemises noires, armées, assure-t-on, à l'insu (?) des autorités, ont pris d'assaut le dernier train du soir. Après en avoir fait descendre brutalement les voyageurs de première et de seconde classes — les fascistes dédaignent de voyager en troisième classe — ils y sont montés, et en route à toute vapeur vers Rome.

Mais la longue théorie des wagons, par les fenêtres desquels dans les ténèbres de

La nuit se succèdent les flammes des ar-
gobuses dont ils tirent des coups de feu
selon leur habitude, en signe de joie, s'ar-
rête après quelques minutes.

Une sévère disposition du règlement fer-
roviaire édicte que les sonneries d'alarme
ne doivent être tirées qu'en cas d'absolue
nécessité. Mais les fascistes dédaignent les
lois et les dispositions qui ne leur con-
viennent pas. Et c'est à leur gré, pour leur
seul plaisir, que les sonneries du train
de Naples fonctionnent avec insistance,
ce vendredi-là.

Le mécanicien arrête la locomotive et le
train s'arrête en rase campagne. Mais, sur
le tinger brusquement surgissent quatre
ou cinq hommes noirs qui, à coups de re-
volver, avertissent qu'il est déjà temps de
retourner à Naples, et que cela doit se faire
tout de suite s'il ne déplaît pas au per-
sonnel du train de mourir de maladie.

Il était arrivé que dans la hâte de l'arrêt
en gare de Naples, de nombreux fascistes
avaient manqué le train et étaient, comme
on dit, restés en carafe. L'habitude fusil-
lade avait avisé de l'incident ceux qui
étaient déjà partis.

De Naples, où il est retourné, le train
repart pour Rome, parmi le chahut et les
coups de revolver contre les arbres et
contre le tuyau de la cheminée, faute de
cible humaine. Les fascistes ne devaient
pas manquer de munitions pour en user
avec tant de prodigalité.

Le matin suivant, le train arrive à Ro-
me; mais voilà qu'en gare, nos belliqueux
voyageurs sont cernés par des pelotons de
carabinieri, encadrés et conduits à la ca-
serne Magnanapoli. La plupart font les
ignorants: ils ne savent rien. Ils allaient
à Milan à la grande assemblée fasciste
lombardo ou bien rendre visite aux bons
amis de Rome.

Certains, plus lestes, ont pu rompre le
cordon de carabinieri, et se sauver à tra-
vers Rome. Par ceux-ci et par les indis-
crets des autorités on a pu savoir que les
quatre cents fascistes avaient l'excellente
intention de faire l'assaut des prisons de
Regina-Coeli, afin de libérer les accusés de
l'assassinat de Matteotti.

Les autorités n'avaient pu faire sem-
blant de rien savoir, car elles avaient été
prévenues du vaste complot par une haute
personnalité napolitaine. D'où l'arrestation
des séduits.

Les « chemises noires » furent renvoyées
à Naples, avec toutes les complaisances et
tous les égards du monde. S'il se fut agi
d'une simple démonstration de subversion
pour extorquer leur sympathie à l'égard
de quelqu'un d'entre eux poursuivi pour
le plus léger délit, les arrestations auraient
été maintenues, l'habituel procès s'en se-
rait suivi, et aucun d'entre eux n'aurait
été épargné.

Une vilénie

Malgré certaines préoccupations qui ne
sont pas à dédaigner pour un ouvrier qui
a le souci du développement de son orga-
nisation syndicale, je veux dire malgré la
puissance que peut avoir un quotidien com-
me *l'Humanité* pour le mouvement syndi-
cal, je me crois obligé de dénoncer une vi-
lénie parue dans ses colonnes d'hier.

Je ne serai ni injurieux ni même acerbe,
mais très heureux si le *Liberateur* voulait
bien apporter mon hommage d'admiration
au camarade Spinetta pour le geste de no-
ble souffrance qu'il accomplit et qui ira cer-
tainement jusqu'au sacrifice de sa vie si le
conflit de la verrerie ouvrière d'Albi ne
se solutionne pas rapidement selon la con-
ception qu'a cet apôtre, des relations entre
dirigeants administratifs et ouvriers pro-
ducteurs dans une usine prolétarienne.

Je ne cacherais pas que je vois dans le
conflit de cette verrerie ce qui se passera
en grand dans toute la nation et dans toutes
les nations que touchera la prochaine ré-
volution. Je ne cache pas que je suis de
cœur et de raison avec les ouvriers lors-
qu'ils demandent d'être au premier plan et
d'avoir le droit de diriger comme bon leur
semble et leur travail et toute l'économie
de leur production.

Je leur donne ce droit même auraient-ils
tort administrativement par rapport aux
relations administratives et commerciales
indispensables entre une usine prolétarienne
et la société bourgeoise au milieu de la-
quelle cette usine s'est implantée.

Nous devons leur donner raison parce que
au lendemain d'une transformation sociale
ces mêmes dissidents surgissent et nous
verrons une administration prétendre avoir
le droit de diriger le travail et les ouvriers
avec raison vouloir se diriger eux-mêmes.

C'est en pensant à toute la lutte qui se
poursuit actuellement pour l'asservisse-
ment du mouvement ouvrier par une coterie
inqualifiable que je n'ai pu maîtriser mon
indignation en voyant sur *l'Humanité* d'au-
jourd'hui ce titre: « M. Spinetta fait paraître
la grève de la faim » et en dessous, à la
fin de l'article: « Nous reviendrons
sur cette nouvelle manœuvre ».

Je me demande par quelle aberration de
l'esprit, par quelle négation de tout senti-
ment humain on peut arriver à écrire des
choses pareilles. Comment peut-on qualifier
de manœuvre l'acte d'un homme qui s'im-
pose cette souffrance terrible de se laisser
déprimer au jour le jour, s'affaiblissant de
minute en minute malgré les instances de
tous ses amis et les supplications de sa fa-
mille? Un dévouement de cette sorte au
service d'une idée ou même d'une opinion
devrait tout au moins assurer un certain
respect à celui qui en est capable. Je pose
la question à celui qui a écrit ce fillet sur
l'Humanité. Est-il capable d'en faire autant
pour la défense de ses idées? Si oui! sa
sincérité devrait lui faire respecter la sin-
cérité de Spinetta poussée à cette extrémité
et alors c'est une vilénie qu'il a commise.
Si non, c'est un dégoûtant.

Jean FRAGO.

LIRE : LE DRAME D'ETRE DEUX

par HAN RYNER et Madame AUREL

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE

9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

Chèque postal : Marcel Jouot, 520-42

Prière d'adresser tout ce qui concerne la

LIBRAIRIE SOCIALE à Marcel Jouot et

non à Lorient.

SUR UN LIVRE DE RABINDRANATH TAGORE

NATIONALISME

Et nous, les Sans-Nation du monde...
RABINDRANATH TAGORE

Un livre de Rabindranath Tagore vient
de paraître qui mérite de retenir longue-
ment notre attention. C'est un recueil de
trois conférences que l'auteur de *Cygne* et
de *La maison* et le monde fit, il y a quel-
ques années, en Amérique et au Japon. No-
tons aussi que ce volume est l'honneur
d'être refusé — bien que Tagore fût l'un
des plus grands écrivains que le monde ait
eu jamais — par plusieurs éditeurs, parce
ce qu'il est trop violent. Violent? Non pas,
au sens propre du terme, car ce réquisi-
toire est très posé, très réfléchi, d'autant
plus implacable de ce fait, il est vrai! Mais
davantage que les prétendues violences de
ces textes, ce qui effrayait dans cette œuvre
c'est ce à quoi elle s'en prenait. On ne
s'était jamais avec autant de logique et
d'intelligence attaqué au « Nationalisme ».
Or, on sait que le nationalisme est tabou.
On a sacrifié dix millions d'hommes, tout
dernièrement, pour le prouver, une fois de
plus. On se le rappelle, du moins nous som-
mes quelques-uns à nous en souvenir.

Il est effarant de constater qu'en plein
vingtième siècle ce culte faux, ce culte hy-
bride ait encore des fidèles. Effarant n'est
pas trop dire, culte faux non plus, puisqu'il
n'honore ni aucun Dieu, ni plusieurs dieux,
comme les autres. Cependant il a encore, et
plus que ceux-ci peut-être, ses fervents, ses
laudateurs et des croyants par milliers.
Est-ce parce que ses baptêmes sont de
sang? Quelque part, Tagore le compare à
une machine.

Elle ressemble, en effet, à une machine,
cette immonde bête habillée de tous les dra-
peaux de l'univers (bleu blanc rouge, noir
blanc rouge, jaune, ou autres vêtements, se-
lon les dissimulations que cette espèce de
caméléon est obligé de prendre pour vivre
sur le dos de ceux qui s'entr'égorgent en
son nom, au nom de ses cent appellations di-
verses). La nation est un mythe. Elle n'existe
que politiquement. On pourra discuter tant
que l'on voudra sur « la Patrie », sans me
convaincre. Je comprends qu'un homme
aime l'endroit où il est né. L'Auvergne, s'il
est Auvergnat. J'aime l'attitude d'un Ra-
muz, sur-nationaliste si on veut, Ramuz
qui n'est ni Suisse, ni Français, mais Vaudois,
et qui, parce que ces affinités l'y por-
tent, annexa à son canton de Vaud toute la
vallée du Rhône.

On objectera que par extension l'habi-
tant d'un lieu quelconque d'un pays aime
le pays tout entier...

Mais je ne suis pas si sûr que cela de
l'amour d'un Normand pour les provinces
méridionales. On a pu — pendant la guerre
même — assister à des disputes stupides
entre « poilus », les uns de « Panam » ou
d'ailleurs et les autres Limousins ou Bre-
tons. Ils s'étaient pris de querelle, parce
que nés là ou là-bas. Pourtant, au nom de
la patrie, on les retrouvait côte à côte le
lendemain sur le même rang de vague d'as-
saut, risquant de se faire casser la figure.
Patriotisme là? Volonté de défense d'une
terre commune? Non, manque de courage
individuel, comme tous, car ils n'étaient
pas très nombreux les vrais combattants
qui avaient cette foi. Respect à ceux-là qui
étaient sincères. Car tout homme qui est
sincère dans sa religion, fût-elle patrio-
tique, est admirable. Mais ils ne sont pas
en grand nombre.

« La nation est ce qui coordonne tout »,
disent les philosophes du nationalisme.
Écoutons M. Georges Guy-Grand : « C'est
dans la nation que l'individu en naissant
trouve ses premières assises, c'est par elle
qu'il n'est pas un « outlaw ». Il grandit en
s'appuyant sur les réalités qu'elle lui offre,
en respirant son atmosphère, en contem-
plant ses paysages, en s'imprégnant de sa
sensibilité, en se nourrissant de ses tradi-
tions, de ses coutumes, de son histoire, de
ses légendes. Et c'est en acceptant ces don-
nées de sa sensibilité qu'il trouve plus tard
le point d'appui le plus solide pour sa ra-
ison. » (1).

Elle discipline tout et reste à mi-chemin
de l'égoïsme individualiste et de folles uti-
lités, déclare encore M. Grand — essayant
de nous présenter cette philosophie comme
celle de l'intérêt national — c'est-à-dire
commun de tous les habitants d'un même
pays. Or, il suffit d'exemples de tureries
comme celles de 1914-1919 pour nier le bien
fondé de l'idée nationaliste.

On oublie trop aussi que la nation n'est
que d'ordre géographique — politiquement
parlant. — « La nation, cet être abstrait, dit
Tagore... »

Nous qui sommes gouvernés, nous ne
sommes pas une simple abstraction, écrit-il
plus loin. Nous allons voir que sur le point
principal sa thèse contredit celle de M. G.
Guy-Grand.

La nation, disions-nous, est une religion
hybride. Réfléchissons une minute. Tel pays
que ses habitants doivent aimer — mettons
qu'ils l'aiment! — a une superficie de tant
de centaines ou de milliers de kilomètres.
Or, ses habitants devront l'aimer encore
dans sa totalité s'il s'agrandit. C'est le but
du nationalisme. « Intérêt égoïste de tout
un peuple » (Tagore) de s'agrandir.

Ce pays, ils devront l'aimer toujours avec
la même bonne volonté, si un jour il triple,
ou quadruple sa superficie? Oh! je sais, on
admet un amour très peu exubérant, une
espèce de m'enfichisme suffit, pourvu que
l'on soit-là pour les coups de chien qui peu-
vent surgir.

Si nos adversaires étaient de bonne foi,
cela leur suffirait pour admettre qu'on
puisse ne pas aimer la patrie ainsi conçue,
mais c'est plutôt à l'idée qu'on fait qu'elle
tiennent. Je répète, j'admets que l'homme
aime son coin de terre et les lieux qui lui
sont sympathiques. Mais je dis : aimer son
trou... ou le monde. J'aime la France pour
tout ce qui me plaît en elle. Le qualificatif
d'anti-Français qu'on pourra me donner, je
veux en rire. Je ne suis pas anti-Français
— cela ne signifie rien. — Mais à côté de la
France, il y a l'Angleterre, la Russie, l'Alle-
magne, l'Inde, et tous les autres pays de
l'univers que je veux aimer aussi, du même
amour, et moins théorique, que celui bou-
grement patriotique de certains.

(1) « Nationalisme ». — Un vol., 6 fr. Delpeuch,
éditeur, 51, rue de Babylone.
(2) « La Philosophie nationaliste », par G. Guy-
Grand, Grasset, éditeur.

Mais que de préambules, dira-t-on. C'est
l'analyse du livre que je me proposais de
faire et le sujet m'a entraîné. Aussi bien,
celle-ci me paraît inutile. Il faut lire *Natio-
nalisme*. C'est un livre comme il en faudrait
beaucoup, parce que ce n'est pas que de
la question sociale qu'il traite, mais de la
question humaine.

On ne s'était jamais, du moins avec tant
de courage, mesuré de front avec l'hydre
aux cent mille gueules de canons. On avait
lancé des pointes, dans l'épiderme de son
enfance gras, le militarisme, J. Grave, A.
Retté, Descaves, Mirbeau, etc.

« Le militarisme, une méthode d'anihi-
lation de l'individu au bénéfice d'une
collectivité stérile », écrivait Adolphe Retté,
dans *Aspects*. « L'armée déforme les per-
sonnalités originellement les plus diverses,
le modèle, selon un type uniforme, abolit
les initiatives et crée une hiérarchie où
triomphe de grade à grade l'adaptation de
plus en plus complète de l'homme au
milieu brutal, despotique et vaniteux. Pour
fruit de cette culture, on obtient le parfait
meurtrier, c'est-à-dire un être qui donne la
mort en vue d'une récompense et sans
pouvoir même invoquer l'excuse d'un grief
contre ses victimes. » (Adolphe Retté).

Cela est net. C'était une belle attitude.
M. Retté n'est plus des nôtres. Ce n'est pas
non plus une attaque indirecte contre lui,
car nous ne nions pas la sincérité dans sa
foi présente que plusieurs livres ont
affirmée. Nous avons cité Retté, comme
nous aurions pu citer France ou un autre,
mais un peu aussi parce que nature droite,
impulsive, il nous offrait davantage de té-
moignages de cette sincérité justement :
trois attaques à l'armée, au militarisme, est
de bonne guerre, sans doute ; mais jusqu'au
point où prétend ruiner une cause en s'en
prenant à ses effets ?

Rabindranath Tagore n'a pas craint de
dissenter de la cause elle-même, et il pose
le problème nettement, l'envisageant sous
trois de ses faces les plus différentes.
« Dans trois de ses stades, plutôt. Le na-
tionalisme implanté (Occident), accepté. Le
nationalisme qui s'implante (au Japon).
C'est peut-être seulement une question de
temps, malgré l'espoir que Tagore con-
serve au sujet de l'âme nipponne. Et le
nationalisme (dans l'Inde) qui ne pourra
s'enraciner. Il faut remarquer Cecil G. de
Bazile, traducteur de Wilde, de lord
Dunsany, de Wells (La Guerre qui tue la
Guerre, etc.), d'avoir choisi dans
l'œuvre formidable de Tagore ce qu'il y
avait de plus scabreux, de plus subversif.
Tagore déclare, sans ambages (et nous
aimons que ce soit le plus grand poète
vivant qui le proclame) : « Il n'y a qu'une
histoire : l'histoire de l'homme. Toutes les
histoires nationales ne sont que des sim-
ples chapitres de la plus grande. »

De toute évidence, Dieu fit l'homme pour
être humain, mais ce produit moderne à un
fin si merveilleusement cubique, sentant
tellement la manufacture gigantesque, que
le créateur aura de la peine à le reconnaître
comme une chose de l'esprit et une créa-
ture faite à sa propre image divine.

« Une nation dans le sens de l'union
économique et politique d'un peuple, écrit-
il, est cet aspect que toute une population
revêt lorsqu'elle est organisée pour un but
mécanique. La société comme telle n'a pas
de but ultérieur. Elle est une fin en elle-
même. »

« Elle a aussi un côté politique, mais
c'est seulement dans un but spécial. C'est
pour se préserver. »

En face d'elle, à côté d'elle, il y a d'autres
nations. Et la concurrence naît qu'exploit-
tent ceux qui vivent des nations.

« L'industrie qui vit de la cupidité et de
la crainte de l'homme occupe de plus en
plus de place dans la société dont elle est
devenue finalement sa force gouvernante. »

Voilà ce que Tagore, citoyen de l'Inde,
qui n'est d'aucune nation, voit mieux que
nous.

« Il est possible, nous dit-il, que, comme
vous ne vous apercevez plus (par habitude),
les liens vivants de la société se brisent et
cèdent la place à une simple organisation
mécanique. »

Et plus loin :
« Quand cette organisation de politique
et de commerce, dont l'autre nom est na-
tion, sera devenue toute puissante aux
dépens de l'harmonie de la vie sociale
supérieure, ce sera un mauvais jour pour
l'humanité. Pour la cause de l'humanité,
nous devons dire que ce nationalisme,
écrit-il encore, est une épidémie cruelle du
mal qui se répand sur le monde humain du
siècle actuel, rongant sa vitalité morale. »

Contentons-nous de citer : « Je vous le
demande, y a-t-il eu dans l'histoire de
l'homme, à sa période la plus sombre, rien
qui puisse se comparer avec ce terrible
désastre de la nation, fixant ses crocs dans
la chair du monde et prenant des précau-
tions permanentes contre tout relâchement
naturel ? »

Et ce mal est hé chez nous. Ce livre fixe
en quelque sorte nos responsabilités à
nous, peuples occidentaux. Et elles sont
grandes. M. Guy-Grand, déclare : « S'il
fallait résumer d'un mot la philosophie des
nationalités, il faudrait dire qu'elles ont pas-
sionnément le goût de l'ordre. »
« L'immense question de l'ordre », disent-ils
avec Auguste Comte. « Mais, riposte
Tagore, cet ordre n'est-il pas simplement
un bien négatif ? En prenant la colonisa-
tion anglaise de l'Inde en exemple, il re-
fute cette assertion : « La sagesse de la
nation n'est pas dans sa foi dans l'humani-
té, mais dans sa défiance complète (p. 55).
En effet, chaque pays jette son filet d'espion-
nage au fond de la bourse des autres,
pêchant leurs secrets, ces traités perdus
qui se développent dans les profondeurs
boueuses des diplomates. Et quel est ce
service secret, si ce n'est le trafic souter-
rain de la nation en enlèvements, assassi-
nats et trahisons et tous les vilains crimes
engendrés dans les abîmes de la putréfac-
tion. Parce que chaque nation a sa propre
histoire de vols, de mensonges et de par-
jures. »

Tagore remarque d'ailleurs que la nation
est le plus grand mal pour la nation. Son
seul désir est de trafiquer sur la faiblesse
du reste du monde, comme certains insectes
qui sont nés dans la chair paralysée des
victimes auxquelles on a laissé juste assez
de vie pour être mangeables et nutritives.
L'esprit de la nation est l'esprit de con-

quête (1). A ce propos, ayant retrouvé la
curieuse brochure de Benjamin Constant,
qui porte ce titre, j'ai découpé ceci qui peut
illustrer la thèse antinationaliste du grand
poète hindou : « ...Le gouvernement n'ose-
rait dire à sa nation : « Marchons à la
conquête du monde. » Elle lui répondrait,
d'une voix unanime : « Nous ne voulons pas
de la conquête du monde. » Mais il parlerait
de l'indépendance nationale, de l'honneur
national, de l'arrondissement des frontières,
des intérêts commerciaux... que sais-je en-
core, car il est inépuisable le vocabulaire
de l'hypocrisie et de l'injustice. Il parlerait
de l'indépendance nationale comme si l'in-
dépendance d'une nation était compromise
parce que d'autres nations sont indépen-
dantes. »

« La nation, dit Tagore, a toujours peur
que d'autres races ne parviennent à l'émul-
titude et ne la mettent en péril, et elle essaye
de contraindre tous les symptômes de grand-
deur en dehors de ses propres frontières. »
« La guerre et le commerce ne sont que
deux moyens différents d'arriver au même
but, écrivait B. Constant : celle de possé-
der ce que l'on désire. »

La nation fait jouer l'un au profit de
l'autre. La nation, c'est la guerre en per-
pétuelle gestation. Voilà ce qui se dégage
de l'enseignement de Tagore.

Cependant, il ne désespère pas tout à fait.
Pour lui, l'agonie de la nation a commencé.
Souhaitons-le avec lui et espérons qu'un
jour l'homme renaîtra dans la liberté de
son individualité.

Et il a raison sans doute le magnifique
poète de « Cygne », que nous étudierons
prochainement ; il a raison contre tous,
quand il clame :

« Vraie est la Paix, vraie la Bonté, vraie
l'éternelle Unité. » (2).

Henry POUILLE.

(1) « L'Esprit de Conquête », Benjamin Con-
stant. « Le Fait de la Semaine », 20-4-1918.
(2) « Cygne ». (Poème traduit du bengali)
Stock, éditeur.

Nos Échos

Place Pigalle (minuit).

Une boîte de nuit illuminée, où des
femmes de pauvre joie boivent en compa-
gnie de riches Américains. Cela sent la
luxure tarifiée et la bête humaine sous des
couverts de bonne coupe.

Tout à coup, un cri aigu : « Au voleur ! »
Une fille, aux bras nus, court après un
des faux élégants qui lui a dérobé son sac.
On l'entoure. Il le rend après une courte
lutte ; puis les filles, qui rôdent autour du
bassin, surviennent, et... s'emparent non
pas du voleur, mais de la victime, une
bourgeoise de la Sûreté leur ayant dit quel-
ques mots à l'oreille. Elle proteste. Elle crie,
devant ce public de nocturnes abrutis qui
n'intervient pas, et l'Américain voleur suit
la scène d'un œil narquois. Minuit, place
Pigalle.

(ALIAS)

Quel effronté !

Dans la *Pravda*, quelqu'un appelle « le
prolétariat, contre la guerre ». Il dit que
« l'humanité n'a jamais plus souffert que
de 1914 à 1918 » et qu'il faut agir efficace-
ment... »

Qui a écrit cela ? C'est cet effronté de
Carcel Machin qui a voté les crédits de
guerre de 1914 à 1918.

Jaurès, fondateur de *l'Humanité*, a été
une victime de la guerre. Cachin en a été
le profiteur à sa façon. Pour se maintenir
dans le fauteuil de Jaurès, dont il est indi-
gne, Cachin est prêt à toutes les versatili-
tés.

Le plus rigolo — et le plus triste — c'est
que dans le même numéro de *l'Huma*, en
un article sur le Comité des Forges et sur
le Bloc des Gauches, un nommé Meunier
fait reproche à Thomas, à Guesde, à Sem-
bat, à Jouxhaud d'avoir été jusqu'au boutis-
mes. Parfaitement, mais avec Cachin...

Il n'y a que les nouveaux-nés qui peuvent
avalier les nouvelles du journal des masses.

(SUIV)

Bon voyage, Père Loubet !

Le petit bonhomme en nougat qui coha-
bita avec Marianne pendant quelques lus-
tres, va quitter Paris définitivement. *L'In-
transigeant* pleure sur lui des larmes de
crocodile. Il paraît que ce bourgeois était
ami de son bien-être au point d'aller com-
templer le palais du Sénat, quotidiennement,
et d'avoir de ce séjour enchanté un
regret lamartinien. « Dubos, l'en sou-
viens-tu ? Nous étions en silence. »

Ici, nous lui souhaiterions bon voyage,
comme à M. Dumoulin, en lui exprimant le
vif désir de ne plus revoir sa tête de magot
roublard.

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 heures : La Valkyrie.

OPERA-COMIQUE. — 20 heures : Madame
Butterfly.

GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 45 : Les Vingt-
Huit Jours de Clairette.

TRIANON-LYRIQUE. — 20 h. 30 : La Chan-
son de Fortunio : le Lys noir.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 heures : Le
Mariage de Figaro.

RENAISSANCE. — 21 heures : La Captive.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 45 : Mon Bébé.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. —
21 heures : Knock ou le Triomphe de la Mé-
diane.

VIEUX-COLOMBIER. — 20 h. 30 : Au Seuil
du Royaume.

THEATRE ANTOINE. — 20 h. 45 : Quignon...
tondeur de chiens.

Cabarets artistiques

LE GRENIER DE GRINGOIRE 16, rue des AL-
besses. — A 21 heures : Les chansonniers Géo
Robert, Dornano, Brubach, Line de Tarbes et
Louis Loréal. Spectacle d'art et d'éducation.

LE PERCHOIR. — 21 heures : Jeux... n'sais
quoi.

LE PIERROT NOIR (11, rue Germain-Pilon)
— Dranoël et les chansonniers.

LA VACHE ENRAGEE (4, place Constantin
Pequeur, — 20 h. 30 : Veillée d'art : Maurice
Hallé et les chansonniers.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle
varié.

ÉTÉ

Pour emblaver ces champs quelques gars ont

Ils n'ont jeté que quelques poignées de semence.
Mais le mirage blond de l'été s'accomplit.
Cent faucheurs sont penchés sur la moisson im-
mense !

De chaque grain tombé dans la nuit du sillon
Un bel épis s'est élancé vers la lumière.
Et nul ne peut, sous le vol bleu des faucillons,
Compter tous les épis de la récolte entière...

O vous, plus isolés que les semailles
Qui sont passés dans la plaine, au temps des
semblances.

En la nuit des cerveaux et l'inertie des cœurs,
Jetez votre bon grain sur le champ des Écoles.

Fiers comme de l'Idée, jetez votre bon grain :
Il dormira comme le blé dort dans la terre.

Mais, innombrable, aux beaux jours de l'été, prot
chain,

Votre moisson respandra dans la lumière !...

Gaston CONTE.

Aux Anarchistes, Aux Travailleurs, Aux hommes de cœur de tous les pays

L'horrible assassinat du député Matteotti
exécute d'après les ordres des plus hautes
hiérarchies du gouvernement et du parti
fasciste italiens, par cette bande de sicai-
res criminels qui résident au Palazzo Vi-
minale à Rome (Siège du Ministère de l'In-
térieur), a fait surgir des quatre coins de
la terre un chœur unanime de blâme et
de réprobation !

Mais il importe surtout de mettre en
relief, afin de mieux éclairer la conscience
du monde civilisé, que cet ignoble crime
n'est ni le premier, ni le dernier des délits,
mais rien qu'une « Incidente », parmi toute
une série de forfaits et de tortures, infligés
depuis trois ans par le régime terroriste
fasciste qui, par tous les moyens, cherche
à étouffer le peuple italien dans son propre
sang, en un spectacle continu d'hor-
reurs, dont le raffinement n'a pas de nom,
et qui rappelle les souvenirs les plus cruels
du vandalisme médiéval.

C'est par milliers et milliers qu'ils ont
assassiné les prolétaires et les hommes
libérés de tous partis, en s'ingéniant à les
torturer avec une cruauté infinie, par des
procédés non moins ignominieux que ceux
auxquels fut soumis le député Matteotti
qui n'a pas été assassiné d'un coup, mais
qui a dû subir les sévices les plus obscé-
res et la mutilation. Et tous ceux qui refu-
sèrent de s'engager dans les rangs des
hordes fratricides ont été proscrits et em-
prisonnés.

Plus de cinquante mille prolétaires et
insoumis ont été relégués dans l'enfer des
épouvantables prisons de l'inquisition
état fasciste. Plus de deux millions de pro-
létaires et d'insoumis furent forcés, afin
de se soustraire au poignard assassin, de
se réfugier et d'errer au sein des terres
étrangères.

Toutes les Chambres de Travail, toutes
les associations ouvrières, politiques, scien-
tifiques et religieuses, toutes les Coopéra-
tives de production et de consommation,
toutes les imprimeries de journaux et de
revues, toutes les écoles, patronages et
institutions prolétaires, et, pour ainsi
dire, toutes les habitations particulières
des ouvriers, des penseurs libres et des
insoumis furent dans les plus petites
bourgades, comme dans toutes les villes
d'Italie, saccagées, incendiées, détruites
par les criminels bandits de la sinistre
organisation terroriste et réactionnaire
connue sous le nom de *Parti du Gouverne-
ment Fasciste*.

CAMARADES,
PROLÉTAIRES DU MONDE !

L'horrible assassinat du député Matteotti
— dont le misérable cadavre a été ignoble-
ment lacéré (comme le furent d'ailleurs
ceux de nos centaines de camarades qui
ont subi le même sort), a été enlevé par
ses assassins et par ordre de l'infernal dic-
tateur et du féroce commandant suprême
de la fameuse milice fasciste (

A travers le Monde En lisant les autres...

ITALIE

L'AFFAIRE MATTEOTTI

Le *Giornale d'Italia* apprend que samedi après-midi a eu lieu la confrontation du sénateur Bergamini et du député républicain Mazzolani avec les inculpés de l'affaire Matteotti.

Au premier abord, dans le groupe des détenus qui lui ont été présentés, M. Bergamini a cru reconnaître un des individus qui l'avaient attaqué à son domicile en décembre dernier, mais le sénateur a déclaré ne pas pouvoir le désigner formellement. Il sut par la suite que cet individu n'était autre que Dumini.

Par contre, M. Mazzolani a reconnu sans hésitation Dumini pour un des individus qui l'ont enlevé en automobile et abandonné dans la banlieue de Rome après l'avoir contraint à absorber une dose copieuse d'huile de ricin. Mme Mazzolani a reconnu également en Dumini la personne qui était venue lui demander si son mari était rentré chez lui.

M. Mazzolani a cru reconnaître aussi Albino Volpi pour un de ses agresseurs.

UN JOURNAL SAISI

Selon les journaux de Rome, l'*« Impero »* a été saisi hier à cause de la large manchette dans laquelle il indiquait les moyens qui, à son avis, assureraient infailliblement le retour à l'état normal. L'*« Impero »* demandait, notamment, que le sénateur Albertini, MM. don Sturzo, Turati, Amendola, Vettori, directeur du *« Giornale d'Italia »*, et d'autres personnalités de l'opposition fussent arrêtés, et que la peine de mort fût rétablie en Italie.

Du reste, dans le numéro d'aujourd'hui, tout en s'expliquant sur la portée des mesures qu'il préconisait hier, l'*« Impero »* proteste contre la saisie, arguant que le gouvernement fasciste ne doit pas traiter de la même manière les patriotes et les antinationaux.

BRESIL

L'INSURRECTION

On mande de Buenos-Aires : « On apprend à la frontière du Brésil que les rebelles de São-Paulo sont dans une situation désespérée. Ils ont échoué complètement dans leurs tentatives de soulever les autres Etats.

« Les gouvernements, dont le nombre est cinq fois supérieur à celui des rebelles, empêchent tout secours de parvenir à ceux-ci et s'efforcent de les attirer hors de la zone.

ANGLE TERRE

LA CONFERENCE DE LONDRES

Londres, 19 juillet. — Ce matin, à la commission politique, M. Hymans, le délégué belge, a déclaré :

« L'accord, en somme, est réalisé d'ores et déjà dans les esprits. Il n'y a donc pas lieu de s'attacher trop à la lettre de certaines formules un peu exclusives. »

Les représentants américains, MM. Logan et Young, ont apporté une adhésion chaleureuse à ces paroles, et souligné leur ferme volonté de collaboration.

La participation allemande

Londres, 19 juillet. — Il se peut que les représentants allemands soient convoqués à Londres pour mercredi ou jeudi.

L'état de São-Paulo afin d'éviter d'endommager la ville.

« Le sous-chef des rebelles est un nommé João Francisco, agitateur expulsé de Rio-Grande.

« Les opérations préliminaires pour l'attaque finale par les troupes gouvernementales sont pratiquement terminées en dépit du temps brumeux, qui a rendu ses reconnaissances par avions difficiles. La situation des troupes gouvernementales est des plus favorables.

ALLEMAGNE

L'ASSASSIN ETAIT POLICIER

Berlin, 20 juillet. — L'assassin de Hanovre a été trouvé en possession d'une carte d'identité d'agent de la Sûreté. Or, au mois de mars 1923, deux femmes accusèrent de police, entre les mains duquel l'accusa-

tion avait été disposée, ne prit aucune mesure contre l'inculpé. Il vient d'être suspendu de ses fonctions avec trois de ses collaborateurs.

Bah ! ce n'est pourtant pas la première fois qu'un assassin était policier, d'autant plus que tous les policiers sont des assassins.

UN ENTRETIEN HERRIOT-KERENSKI ?

Berlin, 20 juillet. — D'après les journaux berlinois, M. Kerenski, le chef de l'ancien gouvernement révolutionnaire russe, s'est rendu à Paris, où il doit avoir un entretien avec M. Edouard Herriot.

ÉTATS-UNIS

LA PROHIBITION DE L'ALCOOL

Washington, 20 juillet. — Le gouvernement annonce qu'il prépare des mesures plus énergiques que jamais pour empêcher la contrebande des boissons alcooliques. Il confisquera les navires qui se livrent à cette contrebande et poursuivra toutes les personnes qui y coopèrent.

AUTRICHE

L'INCIDENT DU FILM DE VERSAILLES

On mande de Vienne : « Plusieurs députés ont déposé des interpellations au Conseil National au sujet de l'arrestation à Paris des artistes de cinéma autrichiens. Tous les journaux consacrent de longs articles à cette arrestation. Un meeting de protestation, organisé par les artistes, figurants et tous les employés de cinéma, s'est tenu à Vienne. »

A TRAVERS LE PAYS

IL EST TEMPS !

Le Mans, 20 juillet. — Eugène-Auguste Trouvé, trente ans, journalier agricole à Aubigné, arrêté sous l'inculpation d'avoir assassiné M. Julien Tilot, cultivateur, son voisin, a été remis en liberté, son alibi ayant été reconnu exact. L'enquête continue.

Ainsi, voici encore un homme qu'on avait arrêté sans preuve ! Il est temps qu'on le relâche — mais heureusement pour lui qu'il n'a pu fournir un alibi sans quoi on l'eût envoyé à l'échafaud !

Triste chose que la justice des hommes !

MORTELL ACCIDENT D'AUTO

Bordeaux, 20 juillet. — M. Goboly, demeurant à Bordeaux, rue Judaïque, revenait samedi soir en auto de Bazas en compagnie de M. Gourdin, photographe bordelais.

A un kilomètre de Langon, M. Goboly voulut éviter un cycliste, l'auto alla buter contre un arbre et capota. M. Gourdin a été tué sur le coup et M. Goboly grièvement blessé.

NOYE DANS UN PUIT

Saint-Nazaire, 20 juillet. — A Grands-Champs, le cultivateur Jean Olivier tombe dans son puits en tirant de l'eau ; pendant quelques minutes il réussit à retarder la mort en se cramponnant à la chaîne. Épuisé, il lâche prise et disparaît sous les yeux de sa fille qui n'a pu le secourir.

L'EXPRESS TOULOUSE-PARIS DERAILE

Châteauroux, 20 juillet. — L'express de Toulouse à Paris a déraillé cet après-midi, vers quatorze heures, entre Eguzon et Celon. La voiture de tête du convoi a quitté les rails et s'est couchée en travers de la voie. On ne signale aucun accident de personnes.

Le service de transportement a permis aux voyageurs de continuer leur route avec quelques heures de retard.

Les dégâts matériels sont importants. On ne connaît pas encore la cause exacte de cet accident.

ECRASEE PAR UN CAMION

Toulouse, 20 juillet. — Hier soir, en passant place des Carmes, Mme Cantal, 49 ans, ménagère, rue des Quatre-Billards, fut prise d'une syncope et tomba à la renverse devant la roue droite arrière d'un camion chargé de caisses de bière et fut reléguée par les témoins de l'accident la poitrine littéralement écrasée. Transportée dans une pharmacie, elle expira en arrivant.

Si le dilemme avait cette signification, nous serions également opposés aux deux solutions :

Toujours le problème du prix du pain

Dans l'*Intransigeant*, Léon Bailly accuse le nouveau gouvernement de faire le jeu des agriculteurs et des minotiers par la mesure qui, à partir du 1er août, rétablira la majoration totale du droit d'entrée sur les blés de l'étranger :

Aujourd'hui, la récolte indigène s'annonce déficitaire pour sept ou huit millions de quintaux que nous devons demander à l'étranger. Le change ne nous est pas plus favorable qu'il ne l'était au temps du décret Poincaré. Et le pain est de deux sous plus cher qu'il n'était alors. Comme le pain sert facilement de baromètre à la fixation du prix de toutes denrées, il est très important que sa hausse soit réprimée. Rien n'explique donc la mesure gouvernementale actuelle.

Rien, si ce n'est peut-être le désir de se concilier parmi les classes paysannes une partie de l'opinion encore réfractaire aux beautés de la politique radicale-socialiste. Mais alors pour quel servent de cette politique crânement si forte contre le ministre Chéron ? Elle pourrait être signée de ce nim, la mesure qu'ils prennent aujourd'hui. Elle néglige l'intérêt direct de l'ouvrier et du consommateur des villes. Elle donne à la vie chère un encouragement dont celle-ci n'avait pas besoin.

Cette mesure, en effet, fera peut-être plaisir aux classes paysannes, mais en aucun cas elle ne se conciliera avec les intérêts du prolétariat des champs qui, lui, achète aussi du pain, tout comme le prolétariat des villes. Mais M. Bailly n'est pas du tout qualifié pour se poser en défenseur des intérêts de l'ouvrier et du consommateur. Il est contre la mesure gouvernementale parce que celle-ci n'émancipe pas du tout le National défont. Car, après tout, le directeur de l'*Intransigeant* se frotte pas mal de payer le pain deux ou quatre sous plus cher.

Les vrais coupables

De La Fouchardière, dans l'*Œuvre* :

Poincaré est vraiment un chef ! Il en est fier. Ceux qui comprennent se refusent à commander ; ils enseignent.

Mais le militaire, le militaire dont nous rêvons, le militaire générateur de l'esprit militaire, qui met les peuples sur la paille ? Ce n'est pas le général.

Je dénonce la victime. Le militaire malfaisant, c'est l'incorrigible trouillon de deuxième classe, qui se couche à la caserne, tout le long du jour, et se redresse en ville en faisant sonner ses éperons ; celui qui essaie le prestige de sa livrée sur les hommes d'enfant du square ; celui qui ne comprend pas l'imbécillité du geste accompli et la morne tristesse des années perdues ; celui qui gueule comme un veau trompé le jour où on le déclare bon pour le service et se promène dans les rues de son patelin, pavoisé comme l'animal qui fut au concours avant d'aller à l'abattoir ; celui qui marche au pas en suivant la retraite du 14 juillet et qui, le soir, sera saoul comme une grive pour avoir confondu la fête de la liberté avec celle de l'armée... celui qui, une fois libéré du service, évase avec une tendresse émue les plus humbles brigades, avec cette conclusion : « Bah ! On était jeune ; c'était le bon temps... » comme s'il n'y avait pas de meilleures façons de dépenser sa jeunesse.

Voilà qui est, mal foi, assez vrai. On crie toujours après les gens au pouvoir, on gueule sans cesse contre les maîtres sans s'apercevoir que les premiers responsables sont d'abord ceux qui les supportent.

Les esclaves ne sont esclaves que parce qu'ils se laissent eux-mêmes des tyrans, parce qu'ils ont plus confiance dans les autres qu'en eux seuls. Il n'y aura de changements ici-bas que dans la mesure où les hommes transformeront leur propre mentalité. Tout le reste n'est que de la blagologie.

Fascisme et Communisme

Georges Valois, dans l'*Action française*, a fait hier une longue étude sur le fascisme et le communisme, leurs buts et leurs moyens. On comprend, à la lecture de cette étude, pourquoi Rykow, il n'y a pas encore très longtemps, félicitait Mussolini d'avoir si bien redressé la vie économique et surtout assuré l'ordre en Italie. Les deux mouvements, à part quelques points de désaccord sur le détail, non seulement offrent de frappantes analogies, mais encore se complètent l'un et l'autre. Rome est indissolublement liée à Moscou par la même chaîne de violence, par le même mépris brutal des droits de l'individu. Chez les deux peuples, la même religion, le même mythe, dressent leurs tentacules sanglantes : c'est l'*« Etat-Roi »* au-dessus de tout.

On l'emmena quai des Orfèvres. Mais, fait qui n'arrive jamais quand c'est un anarchiste qu'on arrête pour délit de presse, le juge d'instruction chargé de l'affaire était absent, et aucun juge, non plus que le Parquet, ne voulut prendre la responsabilité de lancer un mandat d'arrêt contre le garde-vigile.

La police judiciaire, nous dit-on, se trouve fort embarrassée.

Eh bien ! qu'elle l'emploie comme fil... il ne déparera pas la collection de ceux qui abusent par la terreur des pauvres filles qu'ils arrêtent.

mais nous considérons que le fascisme n'est pas une dictature bourgeoise, que le communisme n'est pas une dictature ouvrière. Fascisme et communisme ne sont que deux moyens différents, procédant d'une même vue politique, de résoudre le problème posé par la défaillance des bourgeoisies conservatrice, libérale et radicale. L'un et l'autre sont également opposés au parlementarisme bourgeois et démocratique ; l'un et l'autre prennent pour premier moyen d'action la dictature, c'est-à-dire le commandement unique et ne se distinguent que lorsqu'il s'agit d'appliquer la loi politique et sociale aux bourgeois dépossédés du pouvoir : le communisme dépouille les bourgeois de leurs biens et même de la vie ; le fascisme impose aux bourgeois la discipline nationale et les oblige à sortir de l'anarchie économique pour se placer, afin de faire travailler non plus seulement pour leurs propres intérêts, mais pour l'Etat et le bien commun.

On le voit, le but est le même. Aucun changement dans l'administration des personnes et des choses. Le communisme autoritaire tend à la création d'une bourgeoisie prolétarienne ; le fascisme, lui, veut que la bourgeoisie présente demeure à la place qu'elle occupe en vertu de son histoire d'hier.

Je dis aux communistes que l'expérience des moyens communistes est faite, jugée, et qu'elle a échoué ; que, si l'Etat soviétique demeure, c'est en renonçant à l'application des principes communistes, et en reconstituant une nouvelle bourgeoisie, subordonnée à des états-majors d'Etat qui lui donnent une discipline économique qu'elle n'avait pas ; que si le fascisme italien et le communisme russe durent, on observera, dans quelques années, en Italie et en Russie, des phénomènes politiques, économiques et sociaux de même nature, et que l'on pourrait résumer ainsi : un Etat de forme monarchique, appuyé sur une sorte d'aristocratie tirée de toutes les classes et exerçant le contrôle politique à tous les étages de la nation par délégation d'Etat et non plus démocratiquement ; une bourgeoisie débarrassée de son rôle politique, rendue à sa fonction économique, gérant les biens dans les conditions normales de la propriété en Italie, dans les conditions du bail emphytéotique en Russie ; des classes ouvrières françaises, collaborant corporativement avec la bourgeoisie et appuyées par l'Etat pour améliorer les conditions du travail ; une organisation générale de la production subordonnant le travail aux nécessités nationales et supprimant le parasitisme économique qui est la plaie de l'économie moderne.

Cela est normal. La dictature d'un parti, qu'il soit de droite ou de gauche, aboutit à des résultats identiques. En Italie, le fascisme n'a-t-il pas enchaîné le mouvement syndical et ne s'est-il pas servi des meilleurs militants syndicalistes, tout comme en Russie le bolchevisme s'est emparé du mouvement ouvrier pour consolider sa théorie de l'Etat ?

Par ces voies différentes, Rome et Moscou conduisent les hommes vers le noir et mortel passé.

DANS PARIS et sa Banlieue

IL ALLAIT BIEN LE GARDE !

Depuis quelque temps, plusieurs femmes se plaignaient de ce qu'un filic accostait dans le Bois de Boulogne, leur demandant leurs papiers, puis les entraînant dans un fourré, où il les forçait à subir ses exigences de mâle en rut.

L'une d'elles, Mlle Maria Thilgtes, avait déposé une plainte.

Elle avait été il y a huit jours environ, accostée, ainsi qu'une de ses sœurs, par cet individu et avait dû, en présence même de sa sœur et de son ami, connaître l'étroitesse du bonhomme par trop sensuel.

Or, hier, on arrêtait un certain Louis Courty, âgé de 33 ans, concierge, rue Miromesnil et employé comme garde-vigile à la Société des Vigiles, qui avait encore attaqué une femme dans les environs de la porte Dauphine.

Mis en présence de l'ami de Mlle Thilgtes, il fut reconnu ; mais, comme il niait, on fit revenir celle-ci de la campagne et elle reconnut formellement son amant obligatoirement d'un instant.

On l'emmena quai des Orfèvres. Mais, fait qui n'arrive jamais quand c'est un anarchiste qu'on arrête pour délit de presse, le juge d'instruction chargé de l'affaire était absent, et aucun juge, non plus que le Parquet, ne voulut prendre la responsabilité de lancer un mandat d'arrêt contre le garde-vigile.

La police judiciaire, nous dit-on, se trouve fort embarrassée.

Eh bien ! qu'elle l'emploie comme filic... il ne déparera pas la collection de ceux qui abusent par la terreur des pauvres filles qu'ils arrêtent.

UNE BARQUE CHAVIRE

Un homme est noyé

Avant-hier soir, à onze heures, à la hauteur du pont d'Asnières, une barque montée par trois hommes a chaviré. Les nom-

mées Jean-Joseph Paul, âgé de 22 ans, demeurant 120, rue de Courmelles, à Levallois, et Joseph Lerechour, âgé de 25 ans, 70, quai de Courbevoie, ont pu être sauvés par des témoins de l'accident. Mais Adrien Malloir, âgé de 28 ans, domicilié 70, quai de Courbevoie, a coulé à pic. Son cadavre n'a pu encore être retrouvé.

ACCIDENT D'AUTO

Vers 12 h. 30, au Bois de Boulogne, à l'angle des avenues de l'Hippodrome et de la Reine-Marguerite, une auto conduite par le chauffeur Alphonse Vincent a heurté une autre voiture conduite par M. Jules Collin, et dans laquelle se trouvait Mme Chilibrotte, demeurant 30, rue de la Bienfaisance, à Boulogne.

Grièvement blessée, la voyageuse succomba à son arrivée à l'hôpital Beaujon.

UN JEUNE SOLDAT EN PERMISSION TENTE DE SE SUICIDER

Versailles, 20 juillet. — Le soldat André Lapière, du 3^e groupe d'auto-mitrailleuses, en garnison à Colmar, venu en permission régulière chez ses parents, à Villeneuve-la-Roi, ayant laissé passer le délai, les gendarmes vinrent le chercher à son domicile pour absence illégale. Le jeune soldat, perdant la tête, se logea une balle de revolver dans la région du cœur. Grièvement blessé, il a été transporté à l'hôpital.

LEURS DIVIDENDES

ACCIDENT MORTEL DU TRAVAIL

Saint-Etienne, 20 juillet. — N. Farge, père de trois enfants en bas âge, s'est tué en laminant une barre d'acier aux aciéries de la Marine et d'Homécourt, à Lorette.

LES CINQ FRANCS MENSUELS du quotidien anarchiste

SEPTIEME LISTE DE LA 3^e TRANCHE

Reçu par l'Administration :

Alphonse : Taupin ; Jockey ; Bourgeois ; Epinette ; Copeau ; Bouillard ; Conté ; Un Copain. Léo Földes (10) ; X... remis par Chazoff (50) ; Cané ; Y... ; Bussollet ; K. X. ; La Camarade Paillard et Petit Louis (2) ; Balade des Réfugiés (liste Henri, 32 fr.) ; (liste Basco, 31 fr.) ; (liste Weill, 21 fr. 50) ; Legras (2) ; Miel ; Pedrono ; Pichet ; Olivier ; Sans Nom (2) ; Un Camarade, en passant (2) ; Ouslat ; Maurice Gary, pour le Groupe de Bezons (15) ; Gibois ; Marcel ; Un Charpentier en fer ; Trois Pâtes ; Pedrono ; Une Sympathisante (2) ; Mario Frazzoni (2) ; Fiquet ; Louis Debrin ; Alonso ; Brouthouss ; une journée de salaire (6 thunes) ; Reimeringer (idem) ; Lentene (idem) ; Loreal (idem) ; Chazoff (idem) ; Jonot (idem) ; Colomer (idem) ; Baillet (idem) ; Un Copain en passant ; Henri Blanc ; (liste du Bugey (2) ; Gérard ; Roubaix (2) ; Huttin ; Jean et Bruno (2) ; Le Falher ; Roussel ; Roland ; Delfau ; Chyran Jean ; Masiel ; Un Copain de Courbevoie ; Moi ; Schmelser ; Les Frères Marnet (2) ; E. D. ; Guillon ; Théo Robba ; Louis ; Suzanne ; Norman et leur fils (3) ; Linon ; Louis Manoury (2) ; Georges Le-moine ; Tibury (2) ; Pierrot de Rennes ; J. Blondel, de Lille ; Les Deux Frangins Roustain (2) ; Mercier, des Charcutiers ; Le Gueneq (2) ; Maillet ; Bulgheroni ; X... (2) ; Marcel et Léon Roubaux (2) ; Un Taxi ; Gaultier ; Lallier et son copain (2) ; Richart ; Dagey, de Billancourt ; Mons (2) ; Un Copain chinois ; Chénier ; Deux Copains (2) ; Mathieu ; Sans (2) ; Laurent C. (2) ; Blanchard ; Guérin Gustave (2) ; Brunsant ; Bertrand et David (2) ; Barneul Louis (3) ; Un Ami du « Lib. » ; Boulevards (2) ; Canals ; Goudot ; R. B. ; Chevrol ; La Mienne ; Bertrand Louis ; Benjamin Follin ; Escomte, de Bordeaux ; Fiant ; Cap. René, espérantiste ; Un Espérantiste ; Montperrin ; Bouton ; Ferrand ; Larzède ; Lagrand ; Faye ; Valier ; Letcher ; Delorme ; Colon ; Tournier ; Deballie ; Bernard et Dugas (2) ; Gérard ; Demorie Jean ; I. W. ; W. ; Panerghos ; Emile ; Oriol ; sympathisant ; sportif ; Goldchild ; Bonklair ; de Légy ; Pierredon ; Ernest ; Michel et Pinot (2) ; Bellère ; Antoine (2) ; E. M. ; Rossolot ; N'imporle (2) ; Fourrier ; Erik Maurice (2) ; Deux Amis (2) ; Un Copain de passage (3) ; Garcia ; Toune de Druille (2) ; Facolat ; Jennie Caumas, d'Angers ; Bouey et Papulus (3) ; Plémeasisme (2) ; Max Brillant ; Victor (2) ; Niederlander (2) ; Lafleur ; André ; Portela ; Garrigues et sa compagne (2) ; Monnier ; Nini (2) ; Mettel Jean (2) ; Perrin Gaston ; Un Zèbre ; Léger ; Pas de Nom ; Graine, de Courbevoie ; Courbain ; Mahé ; Barison ; Julien (4).

Total de la présente liste : 1.622 fr. 50 ; total des listes précédentes : 8.264 francs ; total général : 9.886 fr. 50

Pour soutenir votre "Libertaire" Amis lecteurs abonnez-vous !

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 21 JUILLET 1924. — N° 33.

Illusions perdues par Honoré de Balzac

PREMIERE PARTIE

LES DEUX POÈTES

Mon désir de soutenir Lucien me donna du courage que j'n'aurais pas s'il ne s'agissait que de moi ; mais il dépend de vous d'autoriser mon dévouement. Peut-être un jour ira-t-il à Paris, le seul théâtre où il puisse se produire, et où ses talents seront appréciés et récompensés. La vie de Paris est chère, et nous ne serons pas trop de trois pour l'y entretenir. D'ailleurs, à vous comme à votre mère, ne faudra-t-il pas un appui ? Chère Eve, épousez-moi par amour pour Lucien. Plus tard, vous m'aimerez peut-être en voyant les efforts que je fais pour le servir et pour vous rendre heureuse. Nous sommes tous deux également modestes dans nos goûts, il nous faudra peu de chose ; le bonheur de Lucien sera notre grande affaire, et son cœur sera le trésor où nous mettrons fortune, sentiments, sensations, tout !

— Les convenances nous séparent, dit Eve, émue en voyant combien ce grand amour se faisait petit. Vous êtes riche et je suis pauvre. Il faut aimer beaucoup pour

passer par-dessus une semblable difficulté. — Vous ne m'aimez donc pas assez encore ? s'écria David altéré. — Mais votre père s'opposera peut-être... — Bien, bien, répondit David, s'il n'y a que mon père à consulter, vous serez ma femme. Eve, ma chère Eve, vous venez de me rendre la vie bien facile à porter en ce moment. J'avais, hélas ! le cœur bien lourd de sentiments que je ne pouvais ni ne savais exprimer. Dites-moi seulement que vous m'aimez un peu, je prendrai le courage nécessaire pour vous parler de tout le reste. — En vérité, dit-elle, vous me rendez toute honteuse ; mais, puisque nous nous confions nos sentiments, je vous dirai que je n'ai jamais de ma vie pensé à un autre que vous. J'ai vu en vous un de ces hommes auxquels une femme peut se trouver fière d'appartenir, et je n'osais espérer pour moi, pauvre ouvrière sans avenir, une si grande destinée. — Assez, assez, dit-il en s'asseyant sur la

traverse du barrage auprès duquel ils étaient revenus, car ils allaient et venaient comme des fous en parcourant le même espace.

— Qu'avez-vous ? lui dit-elle en exprimant pour la première fois cette inquiétude si gracieuse que les femmes éprouvent pour un être qui leur appartient.

— Rien que de bon, dit-il. En apercevant toute une vie heureuse, l'esprit est comme ébloui, l'âme est acablée. Pourquoi suis-je le plus heureux ? dit-il avec une expression de mélancolie. Mais je le sais.

Eve regarda David d'un air coquet et douteux qui voulait une explication.

— Chère Eve, je reçois plus que je ne donne. Aussi vous aimerez-je toujours mieux que vous ne m'aimerez, parce que j'ai plus de raison de vous aimer : vous êtes un ange et je suis un homme.

— Je ne suis pas si savante, répondit Eve en souriant. Je vous aime bien... — Autant que vous aimez Lucien ? dit-il en l'interrompant.

— Assez pour être votre femme, pour me consacrer à vous et tâcher de ne vous donner aucune peine dans la vie. D'abord un peu difficile, que nous mènerons.

— Vous êtes-vous aperçue, chère Eve, que je vous ai aimée depuis le premier jour où je vous ai vue ?

— Quelle est la femme qui ne se sent pas aimée ? demanda-t-elle.

— Laissez-moi donc dissiper les scrupules que vous causez ma prétendue fortune. Je suis pauvre, ma chère Eve. Oui, mon père a pris plaisir à me ruiner ; il a spéculé sur mon travail ; il a fait beaucoup de prétendus bienfaiteurs avec leurs obligations. Si je deviens riche, ce sera par vous. Ceci n'est pas une parole de l'ami, mais une réflexion du penseur. Je dois vous faire connaître mes défauts, et ils sont énormes

chez un homme obligé de faire sa fortune. Mon caractère, mes habitudes, les occupations qui me plaisent me rendent imprévisibles à tout ce qui est commerce et spéculation, et cependant nous ne pouvons devenir riches que par l'exercice de quelque industrie. Si je suis capable de découvrir une mine d'or, je suis singulièrement inhabile à l'exploiter. Mais vous qui par amour pour votre frère, êtes descendue aux plus petits détails, qui avez le génie de l'économie, la patiente attention du vrai commerçant, vous récolterez la moisson que j'aurai semée. Notre situation, car depuis longtemps je me suis mis au sein de votre famille, m'opprime si fort le cœur, que j'ai consumé mes jours et mes nuits à chercher une occasion de fortune. Mes connaissances en chimie et l'observation des besoins du commerce m'ont mis sur la voie d'une découverte lucrative. Je ne puis vous en rien dire encore, je prévois trop de lenteurs. Nous souffrirons pendant quelques années peut-être ; mais je finirai par trouver les procédés industriels à la piste desquels je ne suis pas seul et qui, si j'arrive le premier, nous procureront une grande fortune. Je n'ai rien dit à Lucien, car son caractère ardent gènerait tout ; il convertirait mes aspirations en réalités, il vivrait en grand seigneur et s'écarterait peut-être. Ainsi gardez-moi le secret. Votre douce et chère compagne pourra seule me consoler pendant ces longues épreuves, comme le désir de vous enrichir, vous et Lucien, me donnera de la constance et de la ténacité.

— J'avais deviné aussi, lui dit Eve en l'interrompant, que vous étiez un de ces inventeurs auxquels il faut, comme à mon pauvre père, une femme qui prenne soin d'eux. — Vous m'aimez donc ! Ah ! dites-le-moi sans crinte, à moi qui ai vu dans votre nom un symbole de mon amour. Eve était

la seule femme qu'il y eut dans le monde, et ce qui était matériellement vrai pour Adam l'était moralement pour moi. Mon Dieu ! m'aimez-vous ?

— Oui, dit-elle en allongeant cette simple syllabe par la manière dont elle la prononça comme pour peindre l'étendue de ses sentiments.

— Eh bien, asseyons-nous là, dit-il en conduisant Eve par la main vers une longue poutre qui se trouvait au bas des roues d'une papeterie. Laissez-moi respirer l'air du soir, entendre les cris des rainettes, admirer les rayons de la lune qui tremblent sur les eaux ; laissez-moi m'emparer de cette nature où je crois voir mon bonheur, écrit en toute chose, et qui m'apparaît pour la première fois dans sa splendeur, éclairé par l'amour, embelli par vous. Eve, chère aimée, voici le premier moment de joie sans mélange que le sort m'ait donné ! Je doute que Lucien soit aussi heureux que je le suis.

En sentant la main d'Eve humide et tremblante dans la sienne, David y laissa tomber une larme.

— Ne puis-je savoir le secret ? dit Eve d'une voix émue.

— Vous y avez des droits, car votre père s'est occupé de cette question, qui va devenir grave. Voici pourquoi la chute de l'Empire va rendre l'usage du linge de coton presque général, à cause du bon marché de cette matière relativement au linge de fil. En ce moment, le papier s'est fait encore avec du chiffon de chanvre et de lin ; mais cet ingrédient est cher, et sa cherté retarde le grand mouvement que la presse française acquerra nécessairement.

(A suivre.)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les communistes sont-ils adversaires de l'Unité ?

On serait tenté de le croire à voir l'acharnement qu'ils mettent à essayer de détruire les organismes unitaires qui se manifestent. Dans le *Libertaire* du 30 juin, nous avons publié un « appel aux travailleurs syndiqués » du « Comité d'action pour l'Unité syndicale », constitué à Asnières. Le papier était signé des camarades Bernal, Bonvalot, J. Brunand, Cauchois, Chausse, Coutineau, Delautre, B. Edouard, Hermant, Hubert, Lagrue, Lefils, Marais, Pelcot, Raymond, A. Ripert, Servi Hélène, Thibault, Wiart.

Ce comité comprenait des militants de toutes tendances, y compris des communistes du Parti. Nous étions heureux de montrer cette tentative unitaire pour nous consoler d'un article divisionniste paru dans le *Bulletin Communiste* du 6 juin et signé Jean — et repris depuis par Sauvage dans *l'Humanité* —, article qui cherchait à opposer dans la même usine, les ouvriers de tendances différentes.

L'effort d'Asnières était trop beau pour le P. C. et cela ne pouvait pas durer. La Commission syndicale centrale du P. C. a regardé cet appel banlieusard avec une loupe orthodoxe, et y a trouvé, en isolant des phrases, un « esprit national, chauvin », une espèce d'« intérêt général » en contradiction avec la lutte de classes.

Nous avons soumis cet article suspect à un distingué chimiste, ne nous fiant pas à nos faibles lumières. Après analyse, il parait — n'affirmions jamais — qu'il contient une bonne critique sur la routine technique des exploités et du pays de France, et qu'il donne un aperçu sommaire et exact de la situation économique. Il est probable qu'après les camarades d'Asnières, le chimiste peut se tromper puisque la sacro-sainte congrégation de l'Index du P. C. en a décidé souverainement. Tout de même, les doctes apôtres de la sainte doctrine ont mis du temps pour trouver un air de fagot à cet appel unitaire, qui a été édité un mois au moins avant l'insertion du *Libertaire*.

Or donc, dans *l'Humanité* du 13 juillet, la commission syndicale centrale signale aux fidèles ce papier comme hérétique. Elle déclare sans appel que ce geste d'unité est une « nouvelle manœuvre de désagrégation ». Et elle recommande la tisanne de Saint-Omer.

Naturellement, suivant la tradition chère aux églises, la Commission centrale fait abjurer les membres du P. C. qui avaient signé. La déclaration de ces pauvres bougres ressemble, toutes proportions gardées, à celle de Galilée. « La bonne foi » de ces innocents « a été surprise », ce qu'ils avaient signé ne traduisait nullement leur pensée, et ils ne pensaient pas qu'en essayant de faire l'Unité, ils s'agissaient de fabriquer une machine de guerre contre le Parti Communiste — auquel ils sont fermement attachés. L'acte de contrition est signé de Bernal, Coutineau, Hubert, Pelcot, Raymond, Thibault.

Mais voici une protestation contre la manœuvre antiunitaire :

Je déclare que je ne suis pas signataire de la déclaration parue dans *l'Humanité* du 13 juillet, sous le titre « Un Comité d'action pour une soi-disant Unité syndicale se décompose ».

Une lettre demandant rectification a été envoyée à *l'Humanité*, et je me réserve de répondre aux déformateurs et semeurs de confusion. — PELCOT.

Avec cette petite histoire, on peut se demander si les communistes du P. C. tiennent tant que cela à l'Unité.

B. BROUTCHOUX.

DEMAIN

Alerte à Rueil

Soyons tous, demain matin, mardi 22 juillet, à l'aube, devant la demeure de notre camarade Maurice Declercq, route de Saint-Germain, à Saint-Nom-la-Bretèche.

A. LESIMPLE,
du Bâtiment de Rueil.

DANS LE S. U. B.

Aux Paveurs et aides et parties similaires

« Camarades,

« Nous ne voulons pas que tant d'efforts de propagande soient voués à pareil insuccès. La mentalité des travailleurs syndiqués ne peut pas, ne doit pas descendre au niveau de celle des inconscients, sous prétexte que vos qualités professionnelles sont au moins égales à la leur. Ce petit jeu ne peut avoir comme but que de satisfaire nos bons patrons qui doivent bien rire en constatant cette course à la production. « Il faut faire cesser cela, d'autant plus que le travail exécuté dans de telles conditions n'est simplement qu'un sabotage organisé, dont les Pouvoirs intéressés feraient bien de jeter leurs regards et, au besoin, disposés que nous sommes à leur faire la démonstration de ces malfaçons. « Allons, les copains, rappelez-vous que la première condition est d'être assez homme, assez conscient, pour ne pas accepter des conditions de travail qui sont une honte et la préparation d'un chômage dont nous serons les seules victimes. « Que les plus courageux commencent, en donnant ainsi l'exemple. Que partout les camarades œuvrent pour l'action syndicale, réveillant de leur sommeil les éternels satisfaits. « Pour nos salaires, « Pour nos huit heures, « Pour notre mieux-être, tous au Syndicat !

P. LE GAIN.

Un conflit chez les démolisseurs

Sur le chantier de démolition, 80, avenue des Champs-Élysées, pour le compte de la Maison Bonhomme, un conflit a surgi entre le garde-chiourme de l'entreprise et les ouvriers. Cet aboyeur, voulant renvoyer deux camarades, le chantier s'étant solidarisé avec eux, notre négat n'a pu mieux faire que d'appeler la police pour faire évacuer le chantier. Devant ce fait ignoble, où l'on sent plus que jamais que le gouvernement est aux ordres du patronat, tous les camarades des autres chantiers de la Maison Bonhomme, réunis, hier, 17 juillet, vouent au mépris de la classe ouvrière le sinistre labyrinthe, et il est à espérer que les camarades travaillant avec lui sauront lui faire rendre compte de sa conduite. Inutile de dire que tout le Conseil de la Section des démolisseurs est en complet accord avec les camarades de cette maison.

Le Conseil.

Un peu de patience, Marius

Tant qu'il s'agit de sa position (?) en tant que conception (?) dans le mouvement ouvrier, Marius Chivalié, secrétaire de l'U. D. U. de la Seine, ne répond pas aux « injures », mais il peut « laisser passer une insinuation qui atteint sa dignité de militant ».

Voilà qui est bien parlé et qui fait honneur à son auteur. Seulement, les déclarations les plus grandiloquentes ne suffisent pas à convaincre les gens sérieux. La moindre petite preuve fait bien plus d'effet qu'une grande et bouffonne tirade. Chivalié va être servi à souhait. La parole est à la Minorité syndicaliste de Rennes.

La Maison-mère et les annexes du P. C. entreprennent une nouvelle croisade

Le Parti communiste et ses succursales : C. G. T. U., A. R. A. C., Jeunesse Communiste et autres filiales moins importantes viennent d'entreprendre une croisade contre la « guerre impérialiste et la Social-Trahison ». Il y a des équipes nationales et internationales, avec un ou plusieurs numéros.

Il en sera de cette tournée comme des précédentes : des jeunes gens et des profiteurs vont se promener, aux frais des syndiqués, pour faire beaucoup de bluff et encore plus d'impuissance.

On nous assure que dans beaucoup de cas, les camarades sont décidés d'aller contredire les commis de Moscou. Ce sera un jeu de dégonfler la plupart de ces baudruches.

Le Conseil national du Vêtement et Chapellerie

Le C. N. F. du Vêtement et de la Chapellerie s'est réuni à Paris, le 14 juillet. Sur onze régions, cinq seulement étaient représentées : les 3^e, 7^e, 10^e et 11^e. Les 2^e, 4^e et 6^e régions avaient envoyé des lettres. Les 5^e et 8^e régions n'ont pas donné signe de vie. Voilà un bon exemple de « fécondation » communiste. Pas même réunir la moitié des régions !

Le nourrisson du Textile, Foulon, représentait la C. G. T. U. La fusion étant acceptée en principe avec le Textile, un Congrès spécial aura lieu les 6 et 7 décembre, à Paris, pour en terminer.

Le C. N. F. a réclamé l'immunité intégrale dans tous les pays, sauf en Russie.

Pour l'Unité syndicale, il y a eu un référendum. Sur trente-neuf syndicats, il y a eu 19 voix pour Moscou, 4 voix pour l'Unité, seize syndicats n'ont pas répondu.

Voilà le travail de l'« élite » du prolétariat ! Le triomphe sur des ruines. Heureusement que le moribond va s'accoupler avec un mourant. Quelle belle progéniture en perspective !

SENGOUTURE.

Le Comité intersyndical d'Asnières et l'Unité

Le C. I. d'Asnières, dans sa séance du 16 juillet, a adopté l'ordre du jour suivant : « Le C. I., malgré que certains de ses membres aient retiré leur signature du tract pour l'Unité syndicale, décide de rester membre actif du C. A. pour l'Unité syndicale. « Décide en outre que le secrétaire devra écrire à *l'Humanité* pour exiger la publication intégrale du tract : « Appel aux travailleurs syndiqués », aux lieux et places où paraissent quelques phrases tronquées, découpées dans cet appel, afin de discréditer le C. I. et le comité d'action aux yeux des militants. « Cet ordre du jour fut adopté par neuf voix sur dix présents.

Le Secrétaire : PELCOT.

EN CINQ SEC

Un espèce de savant qui connaît l'histoire, m'écrivait :

« Connais-tu Théodora ? C'était la femme de l'empereur Justinien. Elle commença sa vie comme courtisane et finit par donner le ton aux plus pudiques. Elle voulut protéger les hérétiques, comme elle repentait, et leur fit élever, près de Constantinople, une sorte de couvent, afin de les abriter pour toujours. « Sais-tu ce qu'il advint ? Ces prostituées, qui semblaient rassasiées de leur profession ou devenues incapables à l'exercer, virent leur condition empirer. Elles se livrèrent au « saphisme ». « Plus tard, les chrétiens prirent modèle sur l'abri de Constantinople pour fonder des monastères et des abbayes. « Ne trouves-tu pas que Moscou continue cette pieuse tradition ? Combien y a-t-il de Théodora de l'autre sexe en France, car il ne faut parler que de ce que nous connaissons ?

« Tous ces anciens jaunes, ces jusqu'au-boutistes, ces patrons, ces militaires, ces politiciens qui se convertissent soudainement à l'idée de la lutte de classes et qui veulent donner des leçons de révolutionnaire aux authentiques prolétaires des usines, des mines, des magasins et des champs, n'y a-t-il pas de quoi affliger les âmes pures ?

« Le couvent est maintenant fondé, et les nourrissons s'y abreuvent comme dans une mer de lait. Mais au lieu de s'amender, cette mauvaise graine devient plus vicieuse, et le préjudice causé au mouvement social est de plus en plus effrayant. « La nouvelle église, bâtie sur la fange, prétend faire passer la boue pour du granit, et ses temples songent à régenter l'univers. « Les vrais révolutionnaires, les indépendants, ceux qui entretiennent la Révolution comme un fleuve majestueux portant la fécondité à tous, n'ont-ils pas pour principal devoir de dénoncer cette étroite rigole qui vient des écuries d'Angias, et de porter le fer rouge dans la plaie ?

« La tienne, monsieur le professeur d'his-

toire et donneur de conseils ! Ce n'est pas le moment de se dévouer pour l'humanité souffrante ! Demande un peu à Souvarine, à Monatte, à Frossard, ce qu'ils pensent de l'Inquisition moscoute ! Ils ont été précipités à la chaudière avec moins de forme que nos bon ancêtres en mirent pour Etienne Dolet et le chevalier de la Barre. Et ils n'auront pas de statues ! Et le Bloc des gauches ne parlera pas d'eux aux distributions de prix !

C'est le moment, plus que jamais, de grogner avec les ours de Sibérie, car je vois poindre à l'Orient le capitaine Treint, à la tête d'une troupe résolue, ayant pleins pouvoirs. Estimons-nous bien heureux, après l'essai concluant du 11 janvier, si nous échappons, le 24 août, à un glorieux anniversaire-répétition de la Saint-Barthélemy.

C'est encore Raynaud qui a raison quand il assure que pour être un bon orthodoxe point n'est besoin de connaître toute la langue de Virgile. Il suffit de rénèter, invariablement, à toutes les questions des Théodora et des Justinien : Amen !

Gardons-nous surtout, devant une moderne Théodora en luttant à échauffés, de lui reprocher d'avoir fait le tapin. Elle nous traiterait d'Alphonse, et nous irions en prison pour la traite des blanches.

PEPIN LE BREF.

Communiqués syndicaux

Fédération Postale Unitaire. — Commission exécutive ce soir, à 20 h. 30. Ordre du jour : l'Unité. Pelletier est spécialement convoqué.

Syndicat International du Chauffage. — Réunion du Conseil demain mardi, à 18 heures, permanence, Bourse du Travail. Grève Chauffage de Lyon.

Ebénistes. — Conseil syndical ce soir, à 18 h. 30, au siège.

Métaux (Section du Bronze). — Les camarades de la Section corporative du Bronze se réunissent en assemblée générale ce soir, à 18 h. 30, salle Varlin. Pas un camarade ne doit oublier d'y assister. Election d'un secrétaire ; Questions importantes.

Comité Intersyndical du 11^e. — Réunion ce soir, à 20 h. 45, rue Saint-Bernard, 2.

Comité Intersyndical du 13^e. — Réunion du C. I. ce soir, à 20 h. 30. Meeting du 24.

Présence de tous les délégués et prière aux secrétaires de sections locales d'être présents au 163, boulevard de l'Hôpital.

Jeunesse Syndicaliste de la Chaussure. — Réunion de la Jeunesse, demain mardi, à 20 h. 30, salle des Commissions, Bourse du Travail, 5^e étage. Que tous soient présents.

DANS LE S. U. B.

SERRURERIE. — Conseil ce soir, à 18 heures, bureau 14, Bourse du Travail, 4^e étage.

La Revista Blanca

Sommaire du numéro 28 (15 juillet 1924)

El Hombre y la Tierra (Eliseo Reclus). — La Libertad y la Moralidad política en Italia (Leon Fouglietti). — El Emancipador del Pueblo (Soledad Gustavo). — Problema de Estética y de Sentimiento (Federica Montseny). — El Arte literario francés (Jacques Descleuzel). — Evolución física de la Tierra (Adrián del Valle). — Los Ideos anarquistas : su pasado, su porvenir (Max Netlau). — Panait Istrati (Albert Delaville). — Divulgaciones históricas : IV y último (M. Soriano de Numanca). — Curiosidades históricas y científicas (El Bachiller de Salamanca). — El Último Quijote (Novela de Urales). — Observaciones a desearlos (Un Profesor de la Normal). — Comentarios. Idea alta (poesía) (Solano Palacio). — Las Vampiros de la Prensa pobre. — Rodando por el Mundo (Hipatia). — La Sagrada Misión de la Toga (Diogenes). — Redacción y administración : San Martín 3, Sardanola del Vail, Barcelona (España).

PETITE CORRESPONDANCE

Marillier. — Serait-il possible à l'intéressé de donner de ses nouvelles aux camarades de Saint-Etienne, ces derniers l'ayant porté aux objets perdus depuis pas mal de temps ?

Le camarade Fourcade est prié de faire connaître son adresse au plus tôt, par les voies les plus rapides, à un copain qui lui a écrit.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du *Libertaire*
10-12, rue Paul-Lelong, Paris

La Vie de l'Union Anarchiste

COMITE D'INITIATIVE DE L'U. A.
ET DE LA FEDERATION

DE LA REGION PARISIENNE

Réunion demain soir, 49, rue de Bretagne, à 20 h. 30 précises. Les délégués et correspondants de la province sont priés d'être présents. Les Groupes de Paris et de la banlieue sont invités à déléguer un ou deux copains au C. I.

Paris et Banlieue

Groupe du 12^e. — Réunion ce soir, au lieu habituel, à 20 h. 30. Discussion entre copains. Présence indispensable.

Groupe de Bourg-la-Reine. — Dimanche 27, à 10 heures, café du Centre, 80, Grande-Rue, à Bourg-la-Reine.

Réorganisation du Groupe. Présence indispensable : appel aux sympathisants.

Groupe d'Etudes Sociales de Saint-Denis. — Le Groupe, réorganisé, commence une série de causeries : Le 1^{er} août, causerie « Paysan et Anarchiste ». Le 12, conférence sur « Les Responsabilités de la Guerre ».

Le 22, « Les Idées anarchistes ». Le 29, « la Révolution russe de 1905 ».

Vendredi 25 juillet, à 20 h. 30, à la Bourse du Travail, 4, rue Suger, causerie très intéressante par un camarade.

Nous faisons appel à tous les camarades et amis lecteurs du « Libertaire » pour qu'ils viennent nombreux. Que les copains viennent plus régulièrement au Groupe.

Province

Groupe Anarchiste de Bordeaux. — Vendredi 25 juillet, à 20 h. 30, au bar des Sports, 35, rue des Augustins, le camarade Antoine Antignac traitera les sujets suivants : « Prudence parentale ; Libre Maternité ; Bonne Naissance ; Bonne Instruction ; Bonne Education ».

Groupe d'Etudes Sociales de Troyes. — Demain mardi, réunion du Groupe. La présence de tous les copains est indispensable. Au moment même où une action soutenue doit être faite pour l'immunité intégrale, il est pénible de voir des copains se réclamant de l'idéal anarchiste s'enfermer dans une tour d'ivoire ou dans l'expectative, au lieu d'apporter leur aide morale et matérielle au Groupe. La réorganisation du Groupe est à envisager ; une coopérative doit être montée ; la bibliothèque doit fonctionner normalement. Allons, réveillons-nous, les anars de Troyes, nous sommes assez nombreux pour que le Groupe vive sur une base solide.

Fédération de l'Afrique du Nord. — Les camarades du Groupe d'Alger et individualités sympathisantes sont priés d'assister aux réunions ayant lieu les premier et troisième jeudi de chaque mois. Une action constante doit se faire en vue du recrutement et permettre à nos idées de se développer davantage. Nos efforts doivent être constants, afin d'amener à nous nos frères indigènes, qu'un fanatisme et une haine imbéciles, créés par l'entente des capitalistes européens avec les chefs indigènes tiennent éloignés de nous.

La vie prospère de notre organe mensuel de l'Afrique du Nord doit être activée, la vente au numéro organisée et les abonnements doivent affluer. Nous faisons appel aux groupes des Amis du « Flambeau » afin d'améliorer leurs efforts. Nous espérons que ceux de Paris se mettront sérieusement à l'ouvrage et que les camarades du département de Constantine se réveilleront. L'importance d'un journal anarchiste en Algérie ne doit pas échapper à tous les camarades qui veulent que leur idéal soit connu de tous, sachant qu'aucun orateur n'existe actuellement en cette colonie de la saumure du burnous et de la souffrance humaine (les pénitenciers africains).

Groupe des Amis du « Flambeau », journal anarchiste de l'Afrique du Nord. — Réunion mercredi 23, à 21 heures.

Dans une prochaine communication, nous aviserons pour la salle. Moyens à envisager pour rendre ce groupe vivant et agissant. Un camarade d'Alger donnera des détails sur la vie du « Flambeau ».

Jean de Valois est prié de passer au plus tôt à la Librairie Sociale.

Communications diverses

Ligue des Réfractaires. — Les organisations désireuses de nous prêter leur concours pour participer à la semaine antimilitariste sont priées d'envoyer leurs délégués ce soir, à 20 h. 30, rue de Bretagne, 49. Demander le camarade Deschamps.

Club du Faubourg. — Ce soir, à 20 h. 30 précises, au Club du Faubourg, théâtre de la Fourmi, 10, boulevard Barbès, devant les savants, les membres de la presse et le public, débat d'actualité sur « Un Cas de conscience : a-t-on le droit d'abréger l'agonie des incurables ? ». Et controverse sur « la Découverte anglaise : peut-on faire, au choix, des garçons et des filles ? », avec les docteurs Lévy, Leroy, Vachet, Jaworski, Gagey, etc.

La Librairie Sociale

9, rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

Chèque postal : M. Joutot 520-42.

La Librairie Sociale 9, rue Louis-Blanc, Paris-10^e, peut fournir tous les ouvrages de philosophie, sociologie, sciences, littérature, éducation, hygiène, ainsi que toutes les œuvres anciennes classiques et modernes (romans, poésie, théâtre). Nous pouvons assurer livraison de toute commande dans le délai le plus bref et nous répondons à toute demande de renseignements concernant la librairie.

Il ne nous est pas possible actuellement de donner suite aux commandes à crédit ou contre remboursement. Nous prions donc nos clients de vouloir bien nous adresser le montant en même temps que la commande.

Aux groupes de l'Union Anarchiste, aux Syn-

dicats, aux Bourses du Travail, aux Coopératives, en un mot à tous les groupements d'avant-garde, nous accordons une remise de 20 0/0, quel que soit le montant de la commande. Cette remise doit être calculée sur les prix de vente des ouvrages et non sur les prix franco. Les frais de port ne sont pris à notre charge que pour les commandes dont le montant est supérieur à 100 fr.

Pour les expéditions par la poste, ajouter 1 fr. Adresser les commandes à M. Joutot, Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris-10^e.

Nous ne répondons pas du retard apporté dans l'expédition des commandes qui ne seraient pas adressées au camarade désigné plus haut.

Les doctrines sociales : anarchisme, socialisme, syndicalisme et coopératisme (Théorie, tactique, histoire)

HYGIENE, MEDECINE, PHILOSOPHIE (Suite)	
LAGARDE (Dr M.).	
Le Visage	3 50
— (relié)	4 25
LAMONIER (Dr).	
Arthritisme et artério-sclérose	3 50
— (relié)	4 25
LEGRAND (Dr Henri).	
La Nourriture de l'Enfance	3 50
— (relié)	4 25

LEGRAND (Dr M. A.).	
L'Oreille	3 50
— (relié)	4 25
La peau et la chevelure	3 50
— (relié)	4 25
L'Estomac	3 50
— (relié)	4 25
NEPVEU (Dr A.).	
Le nez et la gorge	3 50
— (relié)	4 25
ORBEC (Dr D.).	
La froidure chez la femme	6 75

PASCAULT (Dr).	
Précis d'alimentation rationnelle	3 50
— (relié)	4 25
RAINAL.	
Hygiène varicelle	2
RENAUD-BADET.	
Les vaccins microbiens	3 50
— (relié)	4 25

REYMOND (Dr H.).	
Physiologie et l'évolution de l'amour sexuel	7 50
ROSENTHAL (Dr).	
La bouche et les dents	3 50
— (relié)	4 25

SERGE-PAUL (Dr).	
Histoire naturelle de l'homme	6 75
Histoire naturelle de la femme	6 75
Guide médical pratique	3
Traité pratique des maladies des femmes	6 75
Traité pratique des maladies vénériennes	6 75
Physiologie de la vie sexuelle chez l'homme et chez la femme	6 75

TOULOUSE (Dr).	
Comment conserver sa santé ?	7

SICARD DE PLAZOLLES (Dr).	
La tuberculose	3 50
— (cartonné)	4 50

VALUDE (Dr).	
L'Œil	3 50
— (relié)	4 25

VENETTE (Dr).	
Tableau de l'amour conjugal	6 75
Larousse médical illustré	58
— (relié demi-chagrin)	90

AYSABEAU.	
Le Médecin du foyer	4 50

LA QUESTION RELIGIEUSE

ALTA (Abbé).	
Le christianisme du Christ et celui de ses vicaires	0
AVEZ.	
L'Immortalité du Christianisme	6 75
BERT (Paul).	
La morale des Jésuites en réimpression.	
BEUCHAT ET HOLLEBEQUE.	
Les Religions	3 75
CARRET (Dr).	
La froideur de l'inexistence de Dieu réimp.	

CHARPIN (Fr.).	
La question religieuse	5 75
CIMON (Eh.).	
La Séparation intégrale	4 90
GLARAZ (Abbé J.).	
Le confessional	5
La faillite des religions	5
Le Mariage des Prêtres	5
GRILLOT DE GIVRY.	
Le Christ et la Patrie	4
DIDE (Auguste).	
La Fin des Religions	5

DUPUIS.	
Origine de tous les cultes, abrégé	5 75
FAURE (S.).	
L'Imposture religieuse	7 50

LEFEVRES (A.).	
La Religion	15

MALET (Max J.).	
La Bible, ses origines, ses erreurs, ses contradictions	3

MATISSE G.	
La ruine de l'idée de Dieu	1 50

MULLER (Max).	
Origines et développement de la Religion	14

MOUETTER-ROUSSET.	
Le Christ a-t-il existé	4 50

RENAN (Ernest).	
La Vie de Jésus, résumé	6 75

La Cantique des Cantiques	9
---------------------------	---

L'Ecclesiaste	6
---------------	---

Etudes d'histoire religieuse	9
------------------------------	---

Histoire du peuple d'Israël, 5 volumes à	9
--	---

Nouvelles études d'histoire religieuse, épuisé.	
---	--

HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

La Vie de Jésus	15
-----------------	----

Les Apôtres	15
-------------	----

Saint-Paul	15
------------	----

L'Antéchrist	12
--------------	----

Les Evangiles	12
---------------	----

L'Eglise chrétienne	12
---------------------	----